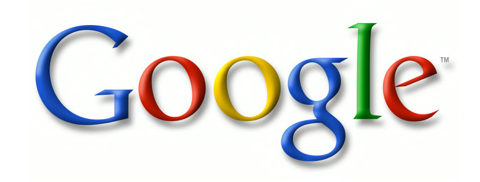








LA VIE

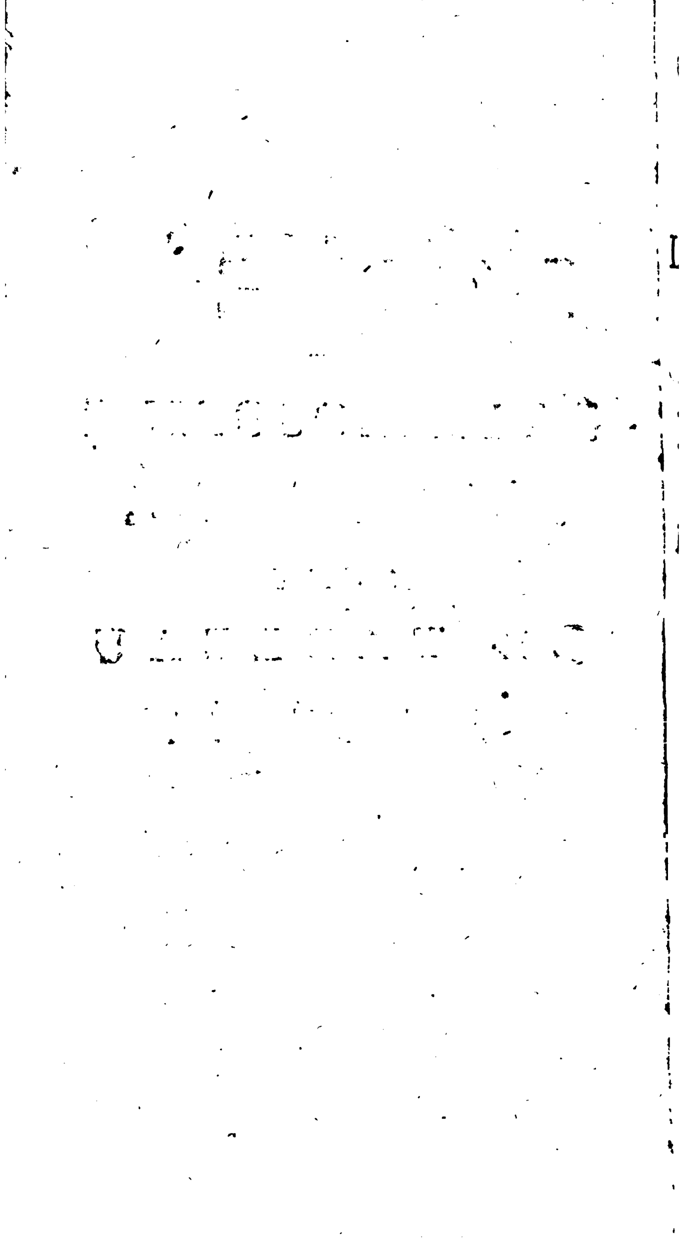
ET

LA PHILOSOPHIE D'ÉPICTETE,

AVEC

LE TABLEAU

DE CÉBÉS.



LA VIE
ET
LA PHILOSOPHIE D'ÉPICTETE,
AVEC
LE TABLEAU DE CÉBÉS;

Par GILLES BOILEAU, *de l'Académie Françoise.*

QUATRIEME ÉDITION.



A PARIS,
Chez EDME, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE.

LE Public a paru surpris que, dans la Bibliothéque des anciens Philosophes, *publiée en* 1770, *& composée en grande partie des Traductions de M. Dacier, on n'y ait pas joint celle qu'il a faite du* Manuel d'Epictete *& des* Commentaires de Simplicius, *qui se trouvent aujourd'hui difficilement. La rareté de ce dernier Ouvrage avoit, sans doute, fait naître à feu M.* Lefebvre de Saint-Marc, *l'idée de redonner au Public* la Vie & la Philosophie d'Epictete, *par* Gilles Boileau, *frere aîné du Poëte. On a trouvé cette Edition toute préparée dans les papiers qu'a laissés M. de Saint-Marc; elle est tombée entre mes mains, & ne voyant point reparoître l'Ouvrage de M. Dacier, j'ai pris le parti d'exécuter le projet d'un*

homme de Lettres, célebre par tant d'Editions. On ne m'a point dissimulé la supériorité de la Traduction de M. Dacier sur celle-ci; mais on m'a rassuré sur la Vie d'Epictete, qu'on trouvera peut-être encore plus intéressante ici que dans l'Ouvrage du Savant. Je n'ai pas cru devoir être arrêté par quelques expressions qui ont vieilli, ni être plus difficile que l'Editeur. Ainsi je n'ai point fait retoucher le Style; je publie l'Ouvrage tel que l'eût donné M. de Saint-Marc. J'ai fait retrancher seulement, de l'exemplaire disposé pour l'Edition qu'il projettoit, beaucoup de Notes manuscrites, dont l'objet étoit de faire voir, par la comparaison des textes, que la Traduction d'Epictete, par l'Abbé de Bellegarde, n'est qu'une copie fort altérée de celle de Gilles Boileau: ce qui n'intéresse plus aujourd'hui personne.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage imprimé qui a pour titre : *La Vie & la Philosophie d'Epictete, avec le Tableau de Cébès, par Gilles Boileau.* Je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher la réimpression. A Paris, ce 20 Avril 1772.

LOURDET, Professeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel ; Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants-Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur EDME, Libraire, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public *La Vie & la Philosophie d'Epictete, avec le Tableau de la vie humaine, par Cébès*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du

10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons qu'à la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajouté comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le huitième du mois de Juillet, l'an mil sept cent soixante-douze, & de notre règne le cinquante-septième.

Par le Roi en son Conseil, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 2105, fol. 706, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 28 Août 1772.

C. A. JOMBERT pere, Syndic.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR (1).

QUOIQUE cette Édition (*la ſeconde*) ſoit bien plus ample & bien plus correcte que la premiere, elle n'eſt pourtant pas en l'état que je l'euſſe pu mettre en un autre temps. Les diſgraces qui me ſont arrivées pendant le cours de cette impreſſion, étoient capables d'ébranler une ame plus ferme que

(1) On a cru devoir conſerver cette Préface, attendu qu'elle eſt à la tête de la ſeconde & de la troiſieme édition, données par l'Auteur lui-même en 1657 & 1667.

la mienne. Et, en vérité, quand je ſonge aux grandes pertes que j'ai faites preſque en un moment, je ne ſais comment il m'eſt reſté aſſez de raiſon pour aller juſqu'au bout de ce petit Ouvrage. Je l'avois entrepris par l'ordre de Monſieur le Premier Préſident, & il m'avoit témoigné même quelque empreſſement de le voir achevé; mais le Ciel n'a pas voulu que je lui donnaſſe cette ſatisfaction. Bien qu'il ne ſoit plus, je ne laiſſe pas de lui dédier mon Livre(1). Tout mort qu'il eſt, il vit encore pour moi; & la même vénération que j'eus

(1) *O la rare reconnoiſſance !* Nicolas Boileau.

pour lui pendant ſa vie, je la conſerve pour ſa mémoire après ſa mort. Ce n'a jamais été ſa fortune, ni ſon crédit qui m'ont attiré à lui. La plûpart de ceux qui le voyoient, ne ſongeoient qu'à briguer la faveur de Monſieur le Premier Préſident; & moi je ne recherchois que les bonnes graces de Monſieur *de Belliévre*.

C'eſt par ſon avis que j'ai changé le titre de mon Livre, & que j'ai ôté le titre d'*Enchiridion* qui y étoit auparavant (2). J'avoue néanmoins que ce n'a

(2) Le Titre de la premiere édition étoit: *La Vie d'Epictete & l'Enchiridion, ou l'Abrégé de ſa Philoſophie, &c.*

pas été ſans peine que j'ai pris cette réſolution : car outre que je ne trouvois point de terme François qui exprimât proprement celui d'*Enchiridion*, je favois que pluſieurs perſonnes de mérite n'avoient point fait de ſcrupule de s'en ſervir. Mais, par la ſuite du temps, j'ai bien reconnu qu'en matiere de Langue, l'uſage l'emportoit pardeſſus la raiſon. En effet, horſmis les Savans, je n'ai trouvé preſque perſonne qui ait lu ou prononcé ce mot comme il faut. Il y a de certains termes, comme celui-ci, qui ſont malheureux. Ils ont beau être en la bouche des Savans, & avoir la

raiſon de leur côté, le Peuple ne l'entend point, & ne les veut point naturaliſer ; & pour moi, je ne ſuis pas d'humeur à me brouiller avec lui pour un mot. M. Duvair, qui a traduit autrefois ce petit Ouvrage, l'a appellé *le Manuel d'Epictete* : mais outre que ce mot ſemble être conſacré aux Ouvrages de Dévotion & de Piété, *Enchiridion* eſt un terme Grec, qui ſignifie proprement en cet endroit *un poignard*. La raiſon que Simplicius allegue pourquoi Arrien l'intitula ainſi, c'eſt que, comme les poignards ſont des armes légeres qu'on porte ordinairement ſur ſoi pour s'en

Simplic. in proem. Enchirid.

ſervir, lorſqu'on eſt ſurpris de ſes ennemis, de même l'on doit avoir toujours ce petit Livre devant les yeux, pour réſiſter à toutes les attaques des paſſions, qui ſont des ennemis domeſtiques, dont il ſe faut défier continuellement. Mais ſi j'euſſe ſuivi ce ſens, & ſi j'euſſe intitulé mon Livre *le Poignard d'Epictete*, j'aurois fait peur à mes Lecteurs (1). Voilà pourquoi je l'ai nommé ſimplement *la Philoſophie d'Epictete*. Si quelqu'un n'eſt pas content de ce titre, il peut l'effacer, & choiſir celui qu'il lui plaira.

(1) Nous ne dirions plus *le Poignard*, mais *l'Epée de chevet* du Sage, par Epictete.

Je me ſuis aidé, pour l'intelligence de mon Auteur, des Diſcours d'Arrien, & du Commentaire Grec de Simplicius, qui eſt un parfaitement bel Ouvrage, & qui contient toute la morale des Stoïciens. Entre pluſieurs Verſions Latines que j'ai vues, je me ſuis arrêté particuliérement à celles de Politien & de Wolfius, qui ſont très-exactes & très-achevées. M. de Saumaiſe a été le dernier qui ait travaillé ſur cette piéce. Il a fait un ample Commentaire ſur celui de Simplicius, qui eſt plutôt un Traité particulier de l'ame, qu'un Commentaire ſur cet Auteur. Avec tout cela,

quoique je me sois donné beaucoup de peine, & que je n'aie rien négligé, pour en parler sincerement, je ne tire pas grande vanité d'avoir fait cette Version. Car, outre que le Grec de cet Auteur est fort facile, d'autres, comme M. Duvair, l'ont mis en François avant moi. Ce n'est pas que pour le style nous ne soyons entiérement opposés, & que pour le sens, nous ne soyons aussi différens en bien des endroits; mais je lui cede volontiers toute la gloire de cette Traduction.

La seule chose que j'estime ici, c'est la Vie d'Epictete, qui n'a jamais été écrite en aucune

Langue,

Langue, & qu'il m'a fallu tirer de quantité d'Auteurs. Je l'aurois pu faire bien plus ample, si j'eusse eu l'ambition de faire un gros Livre : mais j'ai considéré qu'il la falloit proportionner à ce petit Abrégé. Je suis du sentiment qu'on ne sauroit trop épargner le papier en ces sortes d'Ouvrages. D'ailleurs j'avoue que naturellement j'aime les petits Volumes, & que je fais bien autant de cas du petit Epictete, que du plus épais Jurisconsulte de delà les monts. J'avois mis dans la Préface de la premiere Edition, que *Je serois ingrat, si je ne reconnoissois que je suis rede-*

vable à M. Menage de quelques Obſervations ſur le temps de la mort d'Epictete, qu'il a faites contre M. de Saumaiſe, leſquelles m'avoient beaucoup ſervi, quoique je ne fuſſe pas de ſon avis. Ce galant homme eſt tellement en poſſeſſion d'interprêter tout en ſa faveur (1), qu'il a voulu faire paſſer ceci pour une grande louange, quoique ce ne ſoit qu'une pure raillerie. En effet, je lui demanderois volontiers à quoi me pouvoient ſervir ſes obſervations, puiſque je n'étois pas de ſon avis ? N'ai-je pas ſou-

(1) Voilà quel étoit le caractere de Menage : homme au reſte très-ſavant, & fort en état de luter contre Saumaiſe.

tenu l'opinion de M. de Saumaiſe contre la ſienne ? Comment aurois-je pu employer ſes raiſons, puiſque je les ai toutes réfutées, & que j'ai montré qu'elles étoient fauſſes ? Je ne me dédis point. J'avoue encore aujourd'hui, que je ſerois un ingrat, ſi je ne reconnoiſſois que je lui ſuis beaucoup obligé de ſes remarques, puiſqu'elles m'ont ſervi à défendre l'opinion d'un des plus ſavans hommes de la Terre, contre les attaques de ſa fauſſe critique. Ç'a été là ma ſeule penſée, & ma véritable intention. M. l'Abbé de Villeloin (3),

(1) Michel de Marolles.

que j'ai toujours regardé comme un homme qui joint à une haute & profonde doctrine (1), une très-scrupuleuse morale, peut rendre témoignage de cette vérité. Il sait très-bien que je m'expliquai là dessus avec lui, avant que ma Préface fût imprimée, & qu'il m'avertît même que, bien que ce que j'avois dit fût une raillerie, M. Menage ne manqueroit pas d'en tirer avantage. J'apperçois bien maintenant que j'eus grand tort de ne le pas croire. Car c'est de là que M. Menage a pris occasion de verser tout son fiel

(1) *Haute & profonde doctrine*, est de trop.

contre moi, & même d'adopter mon Livre.

Au reste, j'ai fait mettre à la fin de ce petit Livre, une Traduction du Tableau de Cébés. Ce Tableau est un raccourci de tout ce qui se passe dans le Monde, ou plutôt, pour parler à la mode, c'est *la Carte de la Vie humaine.* Ce qui m'a excité particuliérement à y travailler, c'est que j'ai reconnu que ces sortes de piéces étoient du goût de notre siécle. Je ne doute point que celle-ci ne soit fort bien reçue, puisqu'on ne peut pas contester que ce ne soit l'original & le modele sur quoi toutes les

autres de cette nature, ſoit enjouées, ou ſérieuſes, ont été faites. Ce n'eſt pas que je prétende diminuer par là la réputation que mon cher ami, l'illuſtre Monſieur l'Abbé d'Aubignac, s'eſt acquiſe par ſa belle & ingénieuſe *Carte du Royaume de Coqueterie.* Il n'y a perſonne qui ait pour lui plus d'eſtime que moi; & ſi je ne lui donne pas tout-à-fait toute la gloire de l'invention, au moins lui donné-je celle d'avoir enchéri ſur l'original.

Peut-être que ceux qui ne jugent des choſes que par l'utilité extérieure qu'on en

reçoit, me blâmeront de ce que je m'adonne à ces sortes d'occupations, & à une étude qu'ils croyent ingrate, & contraire même à la profession que je fais (1). Mais j'aurois bien peu profité de la philosophie d'Epictete, si je m'arrêtois à cela, & si je n'étois guéri de ces vaines opinions. Je suis assuré que ceux qui jugent plus sainement des choses, & qui ne se laissent point emporter au torrent de la multitude, feront un tout autre jugement. Ainsi, comme je

(1) La profession d'Avocat.

n'affecte point de plaire à tout le monde, il m'importeroit peu quel sentiment l'on eût de moi, si j'étois assez heureux pour avoir la plus saine partie des hommes de mon côté.





LA VIE D'ÉPICTETE.

ÉPICTETE naquit sur la fin de l'Empire de Néron à Hiérapolis, qui est une ville de Phrygie. Sa naissance est incertaine, car son pere & sa mere sont également inconnus. Tout ce que l'on en sait au vrai, c'est qu'il fut esclave d'un affranchi nommé Epaphrodite, qui étoit Capitaine des Gardes du corps de Néron, & qui n'est recommandable que par l'hon-

Suid. in Epict.

Arrian. Diss. lib. 1. c. 6.

neur qu'il a eu d'être maître d'un esclave si illustre. Arrien rapporte de cet Epaphrodite deux actions, entr'autres, dignes de son génie, & que je remarque ici, parce qu'il me semble qu'elles expriment parfaitement son caractere. Un jour cet homme vendit à un Officier de Néron, un de ses esclaves nommé Felicion, qui étoit cordonnier, à cause qu'à son gré il ne travailloit pas assez bien. Cet esclave étant devenu depuis, par ce moyen, cordonnier de l'Empereur, Epaphrodite sachant cette nouvelle, lui rendit des civilités & des respects qui ne sont pas imaginables, & en fit son confident & son plus grand ami. Une autre fois un homme s'étant jetté à ses pieds, tout

éploré, & se plaignant avec une douleur extrême de sa mauvaise fortune, & de ce qu'il ne lui restoit plus de tout son bien que cent cinquante mille écus, Epaphrodite lui répondit: *Je m'étonne en vérité comment vous avez pu avoir la patience d'être si long-tems sans en parler.* Ce qu'il ne disoit pas par raillerie, mais très-sérieusement & par admiration.

Ce fut sous la domination de cet impertinent maître, qu'Epictete passa les premieres années de sa vie. On ne sait pas bien en quel temps ni comment il obtint la liberté. On sait seulement que sous le regne de Domicien, y ayant eu un Edit publié, par lequel il étoit enjoint à tous les Phi-

Aul. Gell. Noct. Att. lib. 12. c. 11. *Suet.* in vit. Domit. Philost. l. 7. Dion. *Chrisost.* de exil. *Euseb.* in Chronic.

losophes de sortir de *Rome* & de l'*Italie*, Epictete fut obligé, comme les autres, de se retirer à *Nicopolis*, qui est une ville d'*Epire*, appellée maintenant *Preveza*. Ce qui est une preuve convaincante qu'alors il avoit obtenu la liberté, puisqu'il fut contraint, en qualité de Philosophe, de se retirer de *Rome*. Même il ne tombera jamais dans l'esprit qu'une personne de son mérite, qui fut chérie & estimée des Empereurs de son temps, soit demeurée dans la servitude.

L'opinion commune est que depuis qu'il fut exilé, il ne revint plus à *Rome*, & qu'il demeura toujours à *Nicopolis*; à cause qu'Arrien remarque en plusieurs endroits, que les Discours qu'il a recueillis de

Arrian. lib. 2. c. 6.

lui ont été tenus à *Nicopolis*. Mais je doute fort que cette conjecture soit véritable, nonobstant l'autorité de M. de Saumaise. Car Spartien écrit entr'autres choses, que l'Empereur Hadrien vécut fort familiérement avec ce Philosophe.

Salmas. in not. ad Enict. & Simp. p. 4.

Spartian. in vit. Hadrian. p. 8.

Or je ne puis m'imaginer comment cét Empereur eût pu entretenir cette grande familiarité avec Epictete, s'il eût toujours été à *Nicopolis*. Mais qu'Epictete soit demeuré en cette ville, ou non, cela est peu important à sa Vie.

Je ne sais pas au vrai s'il fut marié; mais, comme je ne voudrois pas l'assurer, je ne voudrois pas le nier aussi: car Arrien remarque qu'Epictete blâmoit les *Epicu-*

Arrian. l. 3. Cap. 7.

riens, parce qu'ils parloient contre le mariage. Néanmoins ce qui pourroit faire croire qu'il ne fut point marié, c'est qu'encore qu'il estimât que le mariage ne fût pas incompatible avec la vertu, il pensoit pourtant que c'étoit un grand empêchement pour parvenir à l'état de perfection. Mais, soit qu'il fût marié, ou qu'il ne le fût pas, il y a grande apparence qu'il n'eut point d'enfans; ou tout au moins qu'il n'eut point de filles; car, outre qu'il n'est dit en aucun Auteur qu'il en eut, Lucien rapporte qu'un jour Epictete voulant persuader à Demonax de prendre une femme, Demonax lui répondit en raillant : *Hé bien, j'y consens, pourvu que vous*

Arrian. Dissert. lib. 3. c. 22.

Lucian. in Dem.

me donniez une de vos filles.

Au reste, Spartien dit qu'Hadrien fit de grandes libéralités, & rendit beaucoup d'honneur aux Poëtes, aux Orateurs, aux Philosophes, aux Mathématiciens, & à tous ceux qui faisoient profession de quelque Science. Mais, quoique Spartien rapporte de ce Prince, duquel on peut dire qu'il n'y eut jamais homme qui prît tant de plaisir que lui à les railler, il est certain qu'Epictete fut toujours très-pauvre, & que cet Empereur ni ses Successeurs, qui l'estimerent si fort, ne lui firent point de bien, ou ne lui en firent que très-peu ; & peut-être cela lui est-il arrivé à cause du grand mépris qu'il faisoit des richesses. Tant y

Ælius Spart. in *Vit. Had.*

a qu'il demeuroit à *Rome*; dans une petite maison où il n'y avoit pas seulement de porte. Il n'avoit pour tous valets qu'une vieille servante, & pour tous meubles qu'une lampe de terre, à la clarté de laquelle il produisoit ces belles & divines pensées, dont nous voyons encore aujourd'hui les restes dans les livres d'Arrien; & par là on peut juger quelle étoit sa pauvreté.

Vincent Obsopæ. l. 3. Anth. ad. Epig. Epict.

Mais pour venir à ses sentimens & à ses mœurs, il n'avoit rien tant en recommandation que la modestie: c'étoit sa plus chere & sa plus familiere vertu. C'est pour cela qu'il disoit: « Qu'il n'étoit point nécessaire de parer sa maison de tapisseries & de tableaux, mais qu'il falloit

Stob. Serm. 6.

ſeulement l'embellir de modeſtie & de tempérance, parce que ce ſont des ornemens qui durent toujours, & qui ne vieilliſſent jamais ». Il avoit tellement renoncé à l'ambition & au faſte, que ſi jamais Philoſophe a fait les choſes par humilité, l'on peut dire que c'eſt lui : car comme il n'y eut perſonne de ſon temps qui fît tant de bonnes actions que lui, il n'y eut perſonne auſſi qui prît tant de peine à les cacher, & à faire croire qu'il ne les avoit pas faites. C'eſt pourquoi, entre les enſeignemens qu'il donnoit à ſes diſciples, ceux-ci étoient des principaux. *Si vous êtes ſi heureux que d'avoir appris à contenter votre corps de peu, ne vous en glorifiez pas : ſi*

Enchirid. Epict.

vous vous êtes accoutumé à ne boire que de l'eau, ne vous en allez pas vanter : si quelquefois vous voulez vous exercer à quelque chose qui soit pénible, exercez-vous-y en votre particulier. Quoi qu'il en soit, ne faites jamais rien pour être regardé, ni pour être admiré du peuple : toutes ces affectations sont vaines & indignes d'un Philosophe.

Aussi Epictete étoit si exempt de vanité, qu'encore qu'il fût plus capable d'écrire qu'aucun de son siécle, il ne fut jamais touché de ce sentiment, qui touche pourtant les plus hautes ames : car si son disciple Arrien n'eût rédigé par écrit ce qu'il lui avoit entendu dire de vive-voix, Epictete seroit peut-

Aul. Gell. Noct. Att. l. 17. c. 9. Φιλοσόφους ἄνευ τοῦ πράττειν μέχρι τοῦ λέγειν.

être un nom inconnu dans le Monde. Il croyoit aussi, « Qu'un véritable Philosophe devoit faire, & non pas dire ». C'est pour cela qu'il soutenoit: « Que la plûpart de ceux qui faisoient les Philosophes, l'étoient de paroles, mais qu'ils ne l'étoient point en effet ». Un jour quelqu'un se fâchant de ce qu'on avoit pitié de lui, Epictete lui dit : *Mon ami, vous avez tort de vous mettre en colere. Car pour cela même que vous êtes en mauvaise humeur de ce qu'on vous plaint, vous êtes digne de compassion.* Une autre fois qu'il vit un homme abîmé dans la plus infame débauche, perdu d'honneur & de réputation, qui se mêloit d'étude & de philosophie, il s'écria :

Arrian. l. 4. Diss. c. 6.

O insensé, que penses-tu faire? As-tu pris garde si ton vase étoit pur & net, avant que d'y rien verser? Car autrement tout ce que tu y as mis se corrompra & se changera en urine, ou en vinaigre, ou en quelque chose de pis. Aulu-Gelle, qui rapporte ces paroles, croit « Qu'il ne se peut rien dire de plus judicieux ni de plus véritable; voulant faire connoître que lorsque la philosophie & les autres sciences tombent dans une ame basse & souillée de vices, elles sont comme dans un vase sale & impur, où elles se gâtent, & où elles n'engendrent que corruption ». Mais Epictete avoit une qualité que j'estime d'autant plus qu'elle est rare en un Philosophe.

Aul. Gell. Noct. Att. lib. 17. c. 19.

Arrian. l. 4. Diss. cap. 12.

Il aimoit extrêmement la propreté, & disoit quelquefois, « Qu'il souhaitoit bien plutôt qu'un de ses Disciples fut frisé & bien peigné, que de lui voir les cheveux mêlés & crasseux ». Néanmoins, encore qu'il aimât fort la propreté, il n'en étoit pas pour cela mieux fait de sa personne. Il étoit infirme de corps & estropié, à cause d'une fluxion qui lui étoit tombée sur la jambe. Il en fait une confession assez naïve dans une *Epigramme* qu'il fit sur lui-même. Elle est à peu près conçue en ces termes.

A. Gell Noct. Attic. c. 18. Δȣλος Ἐπίκτητος γενόμην, ϗ σῶμ' ἀνάπηρος. Και πενίην Ἶρος, ϗ φίλος ἀθανάτοις.

LA Fortune jamais ne
me fut favorable,
Je vins Esclave au monde &
fus foible de corps;

Le Ciel seul envers moi se fit
voir équitable,
Versant dans mon Esprit ses
plus riches trésors.

Planud. in Antholog. lib. γ, c. λγζ

Planudes dans son Recueil des *Epigrammes Grecques*, attribue faussement celle-ci à Léonidas, comme l'a très-bien remarqué Vincentius Obsopaeus, & après lui Monsieur de Saumaise, qui prétend aussi que cette *Epigramme* n'est point d'Epictete, & qu'elle a été ajoutée à Aulu-Gelle par quelque demi-Savant. Toute la raison qu'il en rend, c'est qu'elle n'est point dans un ancien manuscrit d'Aulu-Gelle. Je veux croire que cela est ainsi; mais si cette conjecture est véritable, il faut aussi que

ce demi-Savant l'ait fait ajouter à Macrobe, qui la cite comme étant d'Epictete, au premier Livre de ses Saturnales, & qui rapporte les mêmes paroles d'Aulu-Gelle. Macrob. lib. 1. Satur. c. 11.
La raison néanmoins qui pourroit faire croire que cette *Epigramme* ne fût pas d'Epictete, c'est qu'il est difficile de présumer qu'un Philosophe aussi modeste & aussi humble qu'il étoit, ait pu parler de son mérite si avantageusement.

Quoi qu'il en soit, il est très-certain qu'Epictete fut très-maltraité de la Fortune; mais pour cela il n'en fit pas davantage la cour aux grands Seigneurs. *Ils ont bien tort*, disoit-il quelquefois, *de se glorifier de ce que tant de gens les respectent & leur rendent* Arrian. Diss. l. 1. c. 19.

service. Croient-ils, ajoutoit-il, *que ce soit pour l'amour d'eux qu'on leur fait tant de soumissions ? Chacun en cela ne regarde que son intérêt, lequel cessant, on ne les conno t plus. On les sert justement comme l'on sert les ânes. Si on les étrille, c'est pour en tirer service. On les révere, comme l'on révere la fiévre à Rome : si on lui dresse des Autels, c'est de peur qu'elle ne fasse du mal. Mais*, poursuivoit-il, *quel si grand mal avons-nous à craindre d'eux ? Le pis qu'ils puissent faire, c'est de nous envoyer en l'autre monde. Qu'importe ! Ne faut-il pas toujours mourir ? Tous les chemins de la Mort ne sont-ils pas égaux ? Celui même par lequel un Tyran nous*

Arrian, Diss. l. 2. c. 6.

nous envoie, n'est-il pas bien souvent le plus court & le plus facile? En effet, ajoutoit-il, *le plus cruel Tyran n'a jamais été plus de six mois à égorger un homme, & la fiévre est quelquefois plus d'un an à l'étouffer.*

Quand il se rencontroit avec quelqu'un de ces gens, qui s'imaginent valoir bien mieux que les autres, parce qu'ils sont favoris du Prince, & qu'ils comptent dans leur généalogie une longue suite d'ayeux, il le traitoit d'une maniere assez plaisante. *Vous imaginez-vous*, lui disoit-il, *qu'à cause que votre grand pere a été Consul, que votre pere a été Sénateur, & que vous êtes Favori de César, que vous soyez plus libre, & de* *Arrian.* Diss. l. 4. c. 1.

meilleure condition qu'un autre ? Sachez que vous êtes plus esclave que le plus vil esclave de la populace, & que sa condition vaut mieux que la vôtre. Car s'il a un Maître qui le maltraite quelquefois, vous avez une ambition, ou quelqu'autre passion qui vous gourmande, & vous bourelle continuellement. Le seul avantage que vous avez sur lui, c'est qu'il n'est qu'un esclave en habit de toile, & que vous êtes un esclave en robe rouge. Aussi, s'il ne fait pas son devoir, on lui donne des coups de fouet; au lieu que si vous ne faites pas le vôtre, on vous traite bien plus honorablement, car on vous coupe la tête, comme il appartient à un Favori de César. Voilà de

la façon qu'Epictete traitoit les grands Seigneurs. Ainsi son extrême pauvreté, & la bassesse de son extraction, ne l'empêchoient point de se moquer de leurs richesses & de leurs noblesses imaginaires. Sa vertu l'avoit mis au-dessus de toutes ces choses; &, quoique la Fortune lui fût toujours contraire, il ne murmura jamais contr'elle, & ne laissa pas d'être toujours content.

Mais si la Fortune fut avare pour lui, le Ciel en récompense fut prodigue à répandre ses dons dans son ame. Il sembloit qu'elle ne se fût déclarée son ennemie, que pour le faire triompher plus glorieusement. J'ose même dire que la servitude & l'infirmité de son corps étoient nécef-

ſaires à ſa vertu, pour la faire paroître avec plus d'éclat à la poſtérité : car, ſans mentir, jamais perſonne ne porta la conſtance ſi loin. Comme il étoit encore eſclave d'Epaphrodite, il prit fantaiſie à ce brutal de lui tordre la jambe. Epictete s'appercevant qu'il y prenoit plaiſir & qu'il recommençoit avec plus de force, lui dit en ſouriant & ſans s'émouvoir : *Si vous continuez, vous me caſſerez infailliblement la jambe.* En effet, cela étant arrivé comme il l'avoit prédit, il ne lui dit autre choſe ſinon : *Hé bien, ne vous avois-je pas dit que vous me rompriez la jambe ?* Y eut-il jamais une conſtance pareille à celle-là ? N'eſt-ce pas là, pour ainſi dire, braver

Origine liv. 7. cont Celſe.

le caprice de la Fortune, & l'infirmité de notre Nature? Celsus, emporté de l'enthousiasme de la philosophie, éleve cette patience au-dessus de toute autre patience; jusques-là qu'il passe à une abominable impiété. Si l'injure du temps ne nous eût point ravi le Livre qu'Arrien avoit fait de sa Vie & de sa Mort, je m'assure que nous verrions bien d'autres exemples de sa patience. Il ne faut pas douter qu'un homme qui se laisse ainsi casser la jambe, n'ait déjà éprouvé sa constance en bien d'autres occasions. Aussi cette vertu lui étoit si particuliere, qu'elle ne l'abandonna pas même dans les moindres actions de sa vie. C'est pour cela qu'il disoit; *Si l'on ren-*

Celsus éleve la patience d'*Epictete* au-dessus de celle de *Jesus-Christ*.

Simp. in Euch. Epi. init.

verse votre huile, ou si l'on dérobe le vin de votre cave, il faut que vous fassiez cette réflexion en vous-même, & que vous songiez que c'est à ce prix que s'achete la constance. Mais s'il soutenoit ces maximes avec beaucoup de force, il ne les observoit pas avec moins de rigueur. Car un jour ce Philosophe ayant acheté une lampe de fer, qui étoit un meuble fort précieux pour lui, comme il s'amusoit à rêver au coin de son feu, un voleur entra si subtilement dans sa chambre, qu'il lui déroba sa lampe, sans qu'il s'en apperçût: si bien qu'un peu après, Epictete ayant tourné la tête, & ne voyant plus sa lampe, il se mit à sourire, & dit froidement : *J'attrapperai bien*

Arrian. Diss. lib. 2. c. 5.

demain mon voleur ; car je suis assuré qu'il ne m'en dérobera qu'une de terre.

Il y a certes bien à dire que cette action soit si éclatante que la premiere ; mais, à mon avis, elle n'est pas moins remarquable. Il n'y a rien en quoi le génie des personnes se reconnoisse tant, qu'en ces sortes de petites choses, parce que l'ame y paroît toute nue, & dépouillée de toutes sortes de passions ; au lieu que dans les grandes choses elle est presque toujours déguisée, l'intérêt ou l'ambition la faisant le plus souvent agir contre son naturel.

Mais pour revenir à notre Philosophe, on peut dire avec vérité, que jamais homme n'a su mieux souffrir que lui,

C'étoit une ſcience qu'il avoit appriſe dès ſa plus tendre jeuneſſe, & qu'il cultiva juſques au dernier moment de ſa vie. Il n'avoit pas beſoin de compagnons dans ſes diſgraces, pour y trouver de la conſolation, il n'en cherchoit jamais que dans lui-même ; & ſi ſon eſprit eût été ſenſible à quelque douleur, c'eût été ſeulement à la douleur d'autrui. Il eſtimoit que là plus grande marque de la malignité d'une nature corrompue, étoit de s'imaginer le mal moins rude, quand il nous eſt commun avec pluſieurs autres perſonnes ; comme ſi à meſure qu'on augmentoit ou qu'on diminuoit leurs peines, l'on augmentoit ou diminuoit les nôtres. Voilà pourquoi il diſoit

que

que ceux-là étoient ridicules, qui se plaignoient de ce qu'on ne faisoit injustice qu'à eux seuls. *Quoi*, ajoutoit-il, *si vous êtes condamné à avoir la tête coupée, voulez-vous qu'on la coupe à tout le reste des hommes; & ne sauriez-vous trouver de consolation que dans la perte du Genre Humain?* C'est pour cela qu'Epictete louoit si hautement la fermeté & la grandeur de courage de Lateranus: car Néron l'ayant condamné à avoir la tête tranchée, & le bourreau ne l'ayant blessé que légerement du premier coup, il eut le cœur de lever la tête & de tendre le cou une seconde fois. Même un peu auparavant Epaphrodite l'étant venu trouver pour l'interroger sur la conspiration

Arrian. Dissert. l. 2. c. 1.

dont il étoit accusé, il lui répondit fierement : *Si j'avois quelque autre chose à dire, je le dirois à ton Maître & non pas à toi.*

Comme Epictete étoit le plus ferme & le plus constant de tous les hommes, il étoit aussi l'homme du monde qui jugeoit le mieux & le plus sainement de la fermeté & de la constance ; car encore qu'il fût ami intime de ces deux vertus, qu'elles fussent ses premieres & ses plus anciennes inclinations, il ne les pouvoit souffrir, si elles n'étoient toutes pures, & la moindre tache les lui rendoit insupportables. S'il ne vouloit pas qu'on fût lâche, il ne vouloit pas pour cela qu'on fût téméraire. Quand on pouvoit aller par une plaine

ou par un endroit facile, il n'étoit point d'avis qu'on allât par des lieux escarpés & par des routes inaccessibles. Il n'étoit point de l'humeur de ce Philosophe qui eût mieux aimé se laisser passer un chariot sur le corps, que de se détourner de son chemin. Epictete agissoit autrement. Quand Epaphrodite se divertit à lui casser la jambe, il le souffrit généreusement : mais si Epaphrodite eût eu la bonté de se passer de ce divertissement, il l'eût fort obligé. Il croyoit « Qu'il y avoit autant de vanité & de honte à se précipiter dans le danger quand il n'étoit pas nécessaire, qu'il y avoit d'honneur & de vertu à l'embrasser quand le devoir nous y obli-

Vide *Diogenem Laert. in vita Pyrrh.*

geoit : mais quand la raison desiroit qu'on s'exposât, c'est alors qu'il vouloit qu'on ne différât plus, & qu'on regardât toutes les peines & les difficultés, comme l'épreuve de notre vertu & la source de notre gloire ». *Hercule*, disoit-il, *eût-il jamais été*
Arrian Differt. l. 1.
Hercule, si ce lion, cette hydre, ce sanglier & tous ces monstres dont il a purgé la terre, ne se fussent présentés à lui ? Comment eût-il été possible qu'il fût parvenu au point où il a été, si sa vertu fût demeurée oisive ? Que lui eût servi toute sa force, toute sa patience & tout son courage, s'il ne se fût point offert d'occasion pour les faire paroître ? Ce n'est pas à dire qu'Epictete voulût pour cela, qu'on

souhaitât qu'un lion, ou qu'une hydre vînt ravager des provinces entieres, pour avoir matiere de signaler sa valeur: mais il soutenoit seulement que ces monstres s'étant rencontrés par hazard, ils s'étoient heureusement rencontrés pour faire voir quel homme étoit Hercule.

Epictete disoit encore, Qu'Helvidius avoit été persuadé admirablement de cette vérité; qu'il avoit parfaitement étudié ces maximes, & que jamais homme n'avoit été plus inébranlable que lui dans ses sentimens. Lorsqu'il s'agissoit de son devoir, & qu'il pensoit être obligé en conscience à faire quelque chose, quand l'Empereur, le Sénat & le Peuple se fussent

Arrian. Differt. l. 1. c. 2.

joints, & qu'ils eussent conspiré ensemble pour l'empêcher de faire ce qu'il s'étoit proposé, toutes les forces de l'Empereur eussent été impuissantes, & la lâcheté générale du Sénat & du Peuple n'eût pas été capable de le tenter à faire la moindre bassesse. En effet, un jour que Vespasien avoit envie de faire passer quelque chose au Sénat, comme il connoissoit l'humeur d'Helvidius, & qu'il savoit qu'il ne manqueroit pas de s'y opposer, il lui défendit de venir au Sénat. Helvidius n'en demeura pas là; il fit réponse à l'Empereur, *qu'il étoit en son pouvoir de lui ôter sa charge*; mais il ajouta, *que, tant qu'il seroit Sénateur, il ne pouvoit pas se dispenser de*

faire ſon devoir, & de venir au Sénat. *Hé bien*, repliqua Veſpaſien, *je conſens que vous y veniez, pourvu que vous ne diſiez mot. Ne me demandez point mon avis*, repartit Helvidius, *je vous promets que que je me tairai. Mais il faut que je vous le demande*, pourſuivit l'Empereur. *Mais il faut auſſi que je vous réponde*, reprit Helvidius, *& que je diſe ce qui me ſemble juſte & raiſonnable. Si vous le dites*, ajouta Veſpaſien, *je vous ferai mourir. Quand vous ai-je dit*, repliqua Helvidius, *que je fuſſe immortel? Vous ferez votre charge, & moi je ferai la mienne. C'eſt à vous à m'envoyer en exil, & c'eſt à moi à y aller gaiement. C'eſt à vous à me faire mourir,*

& c'est à moi à mourir sans trembler ».

Je fais ces petites digressions sans scrupule, parce que j'ai reconnu que Plutarque n'est pas ennemi de ces petits épisodes, & qu'ils ne sont pas un des moindres ornemens des Vies qu'il a écrites.

Arrian. lib. 1. c. 2. Épictete ne se pouvoit encore lasser d'admirer la constance que témoigna Agrippinus : car comme on vint lui dire, « qu'on lui faisoit son procès au Sénat, » il répondit: *J'en suis bien aise, mais quelle heure est-il ?* Et lui ayant été dit qu'il étoit environ cinq heures : *Allons donc au bain*, repliqua-t-il, *il est temps de partir.* Comme il fut de retour, un peu après on vint lui dire, « que son procès étoit jugé » :

Hé bien, dit-il, *à quoi suis-je condamné, à la mort? Non*, repartit celui qui lui apportoit la nouvelle, *vous n'êtes condamné qu'au bannissement. Allons donc*, répondit froidement Agrippinus, *allons souper à Aricie.* Epictete avoit encore Pyrrhon en particuliere vénération, à cause qu'il ne mettoit point de différence entre la vie & la mort. Il estimoit sur-tout la repartie qu'il fit à quelqu'un qui se vouloit moquer de lui : car cet homme lui disant : *Pourquoi ne meurs-tu donc pas, Pyrrhon, puisqu'il t'est indifférent de vivre ou de mourir? C'est par cette raison là même*, répondit-il.

Aricie étoit un bourg à deux lieues de *Rome*.

Enfin, Epictete faisoit consister toute la Philosophie

en la conſtance & en la continence. C'eſt pourquoi il avoit toujours ces paroles en la bouche : *Soutenez-vous, & abſtenez-vous* (*a*), qui ont beaucoup plus de grace & de force en Grec qu'en notre Langue. C'eſt pour cela, qu'il faiſoit tant de cas de la maniere dont ſe comporta Lycurgue envers un Lacédémonien, qui lui avoit crevé un œil : car le Peuple lui ayant livré cet homme pour le punir, au lieu de s'en venger,

Ἀνέχου καὶ ἀπέχου.

(*a*) Au lieu de cela l'Abbé de Belle-Garde, qui a voulu mettre du ſien, dit : *Tenez ferme contre les peines, & fuyez devant les plaiſirs.*

Les deux mots grecs ſe traduiſent plus heureuſement en Latin par *ſuſtine & abſtine.* Je crois que la ſeule maniere de les rendre en François avec force, eſt de dire tout ſimplement : *ſouffre & abſtiens-toi.*

il l'instruisit à la vertu ; & comme il en eût fait un homme de bien, il le fit monter sur le Théatre, au grand étonnement du Peuple, qui le croyoit mort il y avoit déjà long-temps, & il leur dit : *Je vous rends cet homme qui est maintenant bon & juste, au lieu que vous me l'aviez donné méchant & perfide.*

Comme Epictete étoit un digne estimateur des actions des hommes, il est bien glorieux à la mémoire de ces grands personnages, d'avoir eu un tel approbateur que lui.

Il fit profession toute sa vie de la Philosophie Stoïque, c'est-à-dire, de la plus sévere & de la plus austere de l'Antiquité. Il n'y eut jamais personne qui sût mieux réduire

en pratique les maximes & les préceptes de cette Secte ; car encore qu'il aït été des derniers qui s'y soient adonnés, il en a pourtant été un des plus grands ornemens. Il imitoit dans ses discours & dans ses actions, la façon de vivre de Socrate, de Zenon & de Diogene. Quand il entreprenoit quelqu'ouvrage, il regardoit auparavant ce qu'ils eussent fait en pareille occasion. Quand il reprenoit, ou qu'il instruisoit quelqu'un, il lui apportoit toujours quelque exemple de ces Philosophes. Enfin, il les croyoit infiniment élevés au-dessus de tous les autres. Il estimoit particuliérement Socrate, & s'étoit formé un style comme le sien. Il usoit dans tous ses entretiens

de comparaiſons ſi familieres & ſi juſtes, qu'inſenſiblement il faiſoit tomber tout le monde dans ſon opinion. Il étoit ſi perſuaſif, qu'il contraignoit même celui qui diſputoit contre lui, d'être témoin de la vérité qu'il diſoit. Il n'affectoit de parler ni poliment, ni élégamment; pourvu que ſon diſcours fût intelligible & rempli de bon ſens, à l'exemple de celui de Socrate, il étoit ſatisfait: en un mot, il s'étoit propoſé ce Philoſophe comme le modele & la regle de toutes ſes actions.

Encore qu'il eſtimât fort Pyrrhon, il avoit un mépris ſi étrange pour les Pyrrhoniens, qu'il ne les pouvoit ſouffrir. Il dit un jour à un Pyrrhonien qui s'efforçoit de

prouver que les ſens étoient toujours trompeurs : *Qui de vous autres, voulant aller aux Étuves, eſt allé jamais au Moulin ?* Il diſoit auſſi ordinairement : *Si j'étois valet de ces Pyrrhoniens, je prendrois plaiſir à les tourmenter. Quand ils me diroient : Epictete, verſez de l'huile dans le bain, je leur répandrois de la ſaumure ſur la tête. Quand ils me demanderoient de la tiſanne, je leur apporterois du vinaigre ; & s'ils penſoient s'en plaindre, je leur dirois qu'ils ſe trompent, & je leur perſuaderois que le vinaigre eſt de la tiſanne, ou je leur ferois renoncer à leur ſentiment.*

Arrian. lib. 2. Diſſ. c. 20.

Il fit la guerre toute ſa vie à l'opinion & à la fortune, qui ſont d'ordinaire les deux

choses qui gouvernent le monde. *La plûpart des choses*, disoit-il, *que nous admirons ; ne sont que de pures fantaisies. Par exemple, l'*Iliade *dont on parle tant, n'est-elle pas une vraie fantaisie ? Il prit fantaisie à Pâris d'enlever Hélene ; Hélene eut la fantaisie de le suivre, & Ménélas eut la fantaisie de s'en fâcher. Voilà proprement ce que c'est que l'*Iliade. *Mais si Ménélas eût agi comme il devoit, & s'il se fût imaginé qu'il ne gagnoit pas peu en perdant une telle femme, que fût devenue l'*Iliade ? *N'étoit-elle pas perdue avec l'*Odyssée ?
Pour la Fortune, Epictete la comparoit à une femme de qualité qui se prostitue à des valets. Il disoit, « Que la

Alterc. Hadr. & Epict.

vie qui dépendoit de la Fortune étoit ſemblable à un torrent trouble, ſale, difficile à paſſer, impétueux & de peu de durée ». Il ſoutenoit au contraire, « Que l'Eſprit adonné à la vertu, reſſembloit à une fontaine qui couloit toujours, dont l'eau étoit claire, douce & agréable à boire, en un mot, exempte de toute ſorte de corruption ». Auſſi il apportoit un ſoin admirable pour ſe perfectionner dans l'étude de la vertu. Il avoit renoncé à tous les autres plaiſirs, pour s'adonner ſeulement à ceux de l'eſprit. Quand il étoit en quelque feſtin, il ne regardoit pas tant à ſatisfaire ſon corps que ſon eſprit : car il croyoit, « Que ce qu'on donnoit au corps, périſſoit & ne revenoit

Stobæ, ſerm. 1.

revenoit plus ; au lieu que ce qu'on donnoit à l'esprit, demeuroit & ne se perdoit jamais ». Voilà pourquoi il préféroit le repos & la tranquillité de l'ame, à toutes les choses imaginables, & il tenoit pour maxime : Que comme on ne voudroit pas périr dans un vaisseau, quoiqu'il fût parfaitement beau, & qu'il fût chargé de trésors & de richesses, ainsi quelque riche & magnifique que soit une maison, l'on ne doit jamais se laisser accabler sous le faix des soins & des inquiétudes, en voulant la conserver ». Il disoit quelquefois : *Si vous aviez pris naissance dans la Perse, il est certain que vous n'auriez point envie de demeurer en Grece ; vous souhaiteriez seulement de* *Stobæ, serm. 38.*

vivre heureux dans votre pays. Quand donc on est né dans la pauvreté, pourquoi faut-il avoir l'ambition d'être riche? Que ne songe-t-on plutôt à y demeurer & à vivre heureux en cet état? Comme il vaut bien mieux ne coucher que dans un lit étroit & avoir la santé, que de coucher dans un lit magnifique & être malade; de même il est bien plus à souhaiter de conserver le repos & la tranquillité de l'esprit, dans une médiocre condition, que d'avoir de la tristesse & du chagrin dans une fortune plus élevée. Il ne faut pas s'imaginer que ce soit la pauvreté qui nous rende malheureux, c'est l'ambition. En effet, ajoutoit-il, *ce ne sont point les richesses qui nous délivrent de la crainte, il n'y*

a que la raison qui en soit capable. C'est pour cela que celui qui fait provision de raison, est content de soi-même, & ne se plaint jamais de la pauvreté. Voilà à-peu-près comme Epictete regardoit les choses dont les hommes font tant de cas.

Il ne pouvoit souffrir ceux qui cherchoient quelque prétexte pour cacher ou pour autoriser leurs crimes. Il disoit, « Qu'ils faisoient comme les courtisanes de Rome, qui, pour couvrir leur turpitude & pour autoriser leur libertinage, se servoient des Livres de la République de Platon, à cause que ce Philosophe veut que les femmes soient communes, ne s'attachant pas au sens, mais interprétant mali-

secours, & non pas des plaintes dont il n'avoit pas besoin ». Cette fierté plut tellement à Epictete qu'il se sentit plus obligé de cette réponse, que si ce galant homme lui eût dit les choses du monde les plus douces.

Mais sur-tout Epictete étoit extrêmement délicat dans l'amitié ; c'est assez de dire qu'il étoit Stoïcien, pour faire croire que la sienne n'étoit point intéressée. Il ne vouloit point « Qu'on consultât l'oracle, quand il y alloit de la défense d'un ami ». Il étoit persuadé « Qu'on devoit l'entreprendre même au péril de sa vie ». *Enchirid. Epict.* Comme il soutenoit un jour, « Qu'il n'y avoit que le Sage qui fût capable de faire amitié, il y eut un homme qui

lui repliqua, qu'encore qu'il ne fût pas Sage, il ne laissoit pas d'aimer tendrement son fils ». *Vous vous l'imaginez*, repartit Epictete. *N'avez-vous jamais vu*, ajouta-t-il, *jouer de petits chiens ensemble? On croiroit à les voir qu'ils ont une extrême passion l'un pour l'autre; cependant jettez quelque morceau de viande au milieu d'eux, & vous reconnoîtrez s'ils s'aiment effectivement. Il en est de même de vous & de votre fils. Mettez quelque petit morceau de terre entre vous & lui, & vous verrez si, pour en jouir, il ne souhaitera pas votre mort, & si peu de temps après vous ne concevrez pas une haine mortelle contre lui. Eteocle & Polinice n'étoient-ils pas enfans d'un même pere & d'une*

Arrian. Diss. l. 2. cap. 22

même mere ? N'avoient-ils pas été nourris & élevés ensemble ? Ne s'étoient-ils pas fait mille protestations d'amitié ? Cependant le royaume étant échu entre eux deux, qui est ce morceau fatal, se sont-ils souvenus de leurs promesses ? L'amitié ne s'est-elle pas évanouie ? N'ont-ils pas eu des guerres horribles, & ne se sont-ils pas cherchés pour se tuer ? Pâris, ajoutoit-il, *ne demeuroit-il pas avec Ménélas ? Ne couchoient-ils pas ensemble ? n'étoient-ils pas éternellement l'un avec l'autre ? Cependant la beauté d'une chetive femme ne fut-elle pas cause qu'ils eurent des querelles irréconciliables, & qu'ils se firent la guerre la plus sanglante & la plus cruelle dont on ait jamais oüi parler ? Quand on veut connoître*

Arrian. Differt. l. 2. c. 22.

connoître, pourſuivoit-il, *ſi deux hommes ſont véritablement amis, il ne faut pas s'enquérir s'ils ſont parens, ou s'ils ont été nourris & élevés enſemble. Ce ſont de fort mauvaiſes marques, qui ne ſervent d'ordinaire qu'à nous abuſer. Il ne faut s'inſtruire ſeulement que de leurs opinions & de leurs mœurs; &, ſi vous reconnoiſſez qu'ils ſoient véritablement honnêtes gens, vous pourrez faire un jugement équitable, & aſſurer qu'ils ſont parfaitement amis.*

Un jour un homme de qualité l'étant venu voir, il le reçut fort civilement, & s'entretint avec lui fort long-tems. Mais, après qu'ils eurent parlé de diverſes choſes, Epictete lui demanda s'il étoit marié, *Arrian. Diſſ. l. 1. c. 11.*

Oui, dit-il, *à mon grand regret. Quel sujet avez-vous d'en être fâché*, repliqua Epictete, *car il me semble qu'on ne se marie que pour vivre plus heureusement? Je suis si misérable*, repartit-il, *que je n'ai pas un bon moment dans la vie. J'ai un amour si tendre pour mes enfans, que je suis toujours dans l'appréhension qu'il ne leur arrive quelqu'accident; & pour peu qu'ils aient de mal, je me désespere & me tire aux cheveux. Il n'y a encore*, ajouta-t-il, *que fort peu de temps que, comme on me vint dire que ma petite fille étoit malade, j'en fus si vivement touché que je n'eus pas le courage de la voir, jusqu'à ce qu'on m'eût assuré qu'elle se portoit mieux. Certes,*

répondit Epictete, *votre amitié est un peu bizarre. Je souhaiterois que mes ennemis eussent la même affection pour moi, que celle que vous avez pour vos enfans, & qu'ils m'aimassent tant qu'ils ne me vissent de ma vie. Vous faites*, poursuivit-il, *comme un galant-homme fit autrefois, qui étant entré dans la lice, eut si grand peur qu'il se couvrit les yeux de son manteau, pendant que son cheval galopoit; & ensuite, ayant gagné le prix par hazard, il fallut lui appliquer des éponges pour le faire revenir de l'évanouissement où il étoit tombé.*

Quand quelques-uns disoient à Epictete, que, s'il vivoit toujours dans la pauvreté, il ne seroit jamais en état de

Epictet. Enchirid.

rendre service à ses amis : *Ah! que vous vous abusez*, répondoit-il! *Pensez-vous que ce soit assister ses amis que de leur prêter de l'argent? Non, non. Il est bien vrai qu'on doit faire tout son possible pour avoir des richesses, afin de les en aider dans leur besoin : mais si vous pouvez me montrer une voie par laquelle on les puisse acquérir, dans le siécle où nous sommes, en conservant l'honnêteté & la probité, je vous promets que je ferai tous mes efforts pour en avoir. Si vous demandez aussi de moi que je perde mes biens, pour en acquérir d'autres qui ne sont pas de vrais biens, considérez si vous n'êtes pas bien injustes, & si vous ne devez pas préférer un fidele ami à de l'argent.*

Voilà, sans mentir, la réponse d'un véritable Philosophe.

Mais ce qu'Epictete a eu de particulier, c'est que de tous les anciens Philosophes payens, il a été celui qui a eu les meilleures opinions touchant la Divinité, & qui a pénétré le plus avant dans nos Mysteres. Ses sentimens sont si conformes au Christianisme que Saint Augustin, tout ennemi qu'il étoit des anciens Philosophes, a parlé de celui-ci très-avantageusement; jusques-là même qu'il l'honore du titre de *très-Sage.* Et certes, Saint Augustin avoit grand sujet d'en parler de la sorte, puisqu'Epictete ne doutoit point de l'immortalité de l'ame; qu'il étoit grand admirateur de la Providence, ennemi mortel de

l'impiété & de l'athéïsme ; qu'il ne reconnoissoit qu'une seule Divinité ; & qu'il mettoit la modestie, pour ne pas dire l'humilité, pour fondement de sa morale, comme nous l'avons déjà dit. Mais ce que j'estime de plus en lui, c'est que ayant été élevé dans les principes de la Philosophie Stoïque, il n'en ait point sucé l'amertume, & qu'il se soit purgé l'esprit de la plûpart de ses erreurs & de ses fausses maximes. En effet, il étoit tout-à-fait guéri de ces opinions superbes & ridicules que les Stoïciens avoient de leur Sage. Un homme qui avoit réduit toute sa philosophie en pratique, & qui, du consentement de tous les siécles qui l'ont suivi, a été le plus savant, & le plus humble

Les Stoïciens élevoient leur Sage au-dessus de Dieu.

de tous les Philoſophes ; un tel homme, dis-je, n'avoit garde de s'imaginer qu'il fût au-deſſus de Dieu. Ainſi, encore qu'Epictete fût Stoïcien, c'étoit un Stoïcien un peu plus réformé que les autres. Il n'avoit pas une ſi grande dévotion pour l'Ecole de Zénon, & n'avoit pas ſi fort juré ſur le texte de ſa morale, qu'il fît ſcrupule d'en violer quelquefois les regles. Au contraire, il faiſoit gloire de les combattre, quand il les croyoit oppoſées aux bonnes mœurs, ou au bon ſens. Et, en vérité, ſi Saint Jérôme n'a point fait de difficulté de mettre un Philoſophe de la même ſecte au catalogue des Saints, que pouvons-nous penſer d'Epictete? Car outre qu'il a toujours

Arrian. lib. 1. c. 9. lib. 2. c. 14.

parlé fort clairement de l'immortalité de l'ame, & que Socrate ne s'en est jamais expliqué nettement : il a encore sur lui cet avantage, qu'il n'a point approuvé cette pernicieuse & tragique maxime du Portique, si reçue & si invétérée : *Qu'il étoit permis de se tuer soi-même.* Au lieu que Socrate l'allegue & l'autorise en plusieurs endroits; ce qui est d'une puissante considération, puisqu'il n'y a rien qui soit si opposé à la doctrine de l'Evangile.

Arrian. Diss. l. 1. cap. 9.

Je sai bien que Wolfius n'est pas de cet avis, & qu'il a prétendu qu'Epictete étoit tombé dans cette erreur aussi bien que les autres Stoïciens; mais je sai bien aussi qu'il y a grande apparence que Wol-

Wolf. Annot. in Diss. *Arrian.* l. 1. cap. 24.

fius s'est trompé. Car le seul texte sur quoi il se fonde, c'est qu'Epictete dit dans Arrien : *Que lorsqu'on est las de jouer son personnage, il faut se souvenir que la porte est ouverte.*

Arrian. l. 1. c. 24. μέμνησο ὅτι ἡ θύρα ἤνοικται.

Mais, quand il dit que *la porte est ouverte*, il n'entend pas par ces mots, *Qu'il soit permis de se tuer soi-même.* Il entend simplement que ; lorsque nous nous lassons de vivre & de l'état où nous sommes, il faut se souvenir que notre terme ne sera pas long, que nous serons délivrés bientôt de cette inquiétude, & qu'infailliblement nous mourrons. En effet, c'est tellement là la pensée d'Epictete qu'il s'explique nettement de cette sorte en un autre endroit, où il se moque de ceux qui se mettent si fort

Arrian. lib. 1. c. 9.

en peine du lendemain. C'eſt ainſi qu'il leur parle : *Si demain vous avez de quoi manger, vous mangerez ; ſi vous n'en avez point, vous vous en paſſerez. Le pis qu'il vous puiſſe arriver c'eſt d'aller en l'autre monde : la porte vous eſt toujours ouverte.* Ce paſſage eſt au moins auſſi précis que l'autre ; cependant il n'y a perſonne de bon ſens qui puiſſe ſoutenir qu'Epictete ait voulu dire en cet endroit : *Qu'il fût permis de ſe tuer ſoi-même ;* car deux ou trois lignes auparavant, il dit, « Que quand les tyrans nous maltraitent, il faut prendre patience, & attendre que Dieu nous délivre de leur perſécution ». *Il eſt juſte*, ajoute-t-il, *que nous gardions le rang où il nous a mis : c'eſt à lui*

ἂν χῇς ἕξεις, ἂν μὴ χῇς ἐξελευσῆ, ἠνοικται ἡ θύρα.

Arrian. lib. I. c. 9. Diſſert. ἄνθρωποι ἐκδέξαθε τὸν θεὸν, ὅταν ἐκεῖνος σημήνῃ καὶ ἀπολύσῃ ἡμᾶς ταύτης τῆς ὑπηρεσίας, &c.

à nous en retirer, quand il lui plaira. Le temps de notre demeure ne sera pas long. Quand on a pris, poursuit-il, *cette résolution, il n'y a point de tyran qu'on ne puisse braver.* Voilà l'opinion véritable d'Epictete, qui est entierement opposée à celle que Wolfius a eue de lui.

Mais pour revenir à sa Vie, ce furent ces sentimens droits, cette admirable modestie, cette profonde sagesse, & sur-tout cette probité sévere qu'on remarquoit en lui, qui lui attira l'estime & l'amitié des plus grands personnages de son temps. Il fit amitié avec Favorinus & avec Hérode le Sophiste, qui sont deux hommes fort célebres dans l'antiquité, dont Philostrate a

Aul. Gell. lib. 17. c. 10. Item l. 1. cap. 8. *Ælius Spart.* in vita Hadr.

écrit les Vies. Spartien, comme j'ai déjà remarqué, le met au nombre des plus intimes amis de l'Empereur Hadrien. Themistius, dans son Oraison à l'Empereur Jovinien, dit qu'il reçut de grands honneurs des deux Antonins. En effet, Marc-Aurele en parle avec beaucoup d'honneur en plusieurs endroits, jusque-là qu'il le compare aux Zénons, aux Socrates & aux Chrysippes. Enfin, il fut en une si haute réputation, que Lucien fait une taillerie d'un ignorant qui avoit acheté la lampe de terre d'Epictete trois mille drachmes, dans l'espérance qu'il avoit conçue de devenir aussi savant que lui à la lueur de sa lampe.

Orat. 12.

Mar. Anton. l. 17. Sect. 16. l. 11. Sect. 28. &c.

Lucian. ad Indoct.

Ses paroles avoient tant de

force, & l'on portoit tant de respect & de vénération à ce qui venoit de lui, que personne n'y résistoit. Un jour Hérode le Sophiste se rencontra avec un jeune-homme, qui faisoit profession de la Philosophie Stoïque, mais qui parloit & se vantoit de telle sorte, qu'il sembloit à l'entendre, que tous les Grecs & tous les Latins fussent des ignorans au prix de lui. Comme il eût écouté paisiblement tout ce qu'il vouloit dire, il envoya querir le second livre des Discours d'Epictete rédigés par Arrien, dont il fit lire un chapitre qui traitoit des grands discoureurs & des présomptueux; dequoi ce jeune homme demeura si confus & si interdit, que depuis il ne dit

Aul. Gell. Noct. Attic. l. 1, c. 2.

pas un mot. L'on peut juger par-là en quelle eſtime il falloit que fût Epictete.

De tous ſes diſciples, on ne connoît qu'Arrien ſeul qui ſoit conſidérable : mais, quand il n'auroit fait que ce diſciple, il auroit toujours fait beaucoup. Ce fut cet Arrien qui depuis fut Maître d'Antoninus Pius, & qui fut appellé le jeune Xenophon, à cauſe qu'à l'exemple de ce Philoſophe, il rédigea par écrit tout ce qu'il avoit entendu dire à ſon Maître pendant ſa vie, & qu'il en compoſa un volume qu'il intitula : *les Diſcours d'Epictete*, ou *ſes Diſſertations*, dont il nous reſte encore quatre Livres aujourd'hui. Depuis, il fit un petit Livre qu'il appella En-

Genebr. lib. 3. Chron.

chiridion, qui est l'abrégé de toute la Morale d'Epictete, lequel nous avons encore, & qui est sans contredit une des plus belles piéces de l'antiquité.

Simpl. in procem. Enchirid.

Certes, je ne puis assez m'étonner comment un aussi savant homme que Lipse, qui avoit percé les ténebres les plus épaisses de la Philosophie Stoïque, & qui en avoit fait sa principale étude; je ne sai, dis-je, comment il s'est imaginé qu'Epictete ait été l'Auteur de cet Enchiridion; & comment il n'a pas pris garde que Simplicius dit en termes exprès, tout au commencement de son Livre, qu'Arrien composa l'Enchiridion, & qu'il le tira des plus belles & des plus importantes maxi-

Lips. in Manud. ad Stoic. Phil. l. 1. c. 19. Epicteti scripta pauca exstant. Enchiridion sanè egregium, &c.

Simpl. in procem. Enchirid.

Ἐπικτήτου ἐγχειρίδιον συνετάξατο ὁ Ἀρριανός.

mes de la Philosophie d'Epictete. Celui qui a traduit les Discours d'Arrien en François si connu par le Phyllarque de Monsieur de Balzac, est tombé dans la meme faute. (1)

Voyez sa préface sur les propos d'Epictete.

Arrien avoit fait encore un Livre fort ample de la Vie & de la Mort d'Epictete, qui est entierement perdu. Marc-Aurele parle d'un autre *Livre*, intitulé, les *Commentaires d'Epictete*, qu'il avoit lu très-exactement : mais ces Commentaires ne sont autre chose vraisemblablement que les Discours d'Epictete dont

Marc. Anton. de his quæ ad se pertinent.

(1) D. Jean de Saint François ou le P. *Goulu*, Général des Feuillans, qui prit le nom de *Phyllarque*, en écrivant contre Balzac.

j'ai parlé : car Arrien, dans la Préface qu'il a faite au devant de ces Discours, les appelle aussi les Commentaires d'Epictete. Je crois que ce qui a donné lieu à cette équivoque ç'ont été les deux publications qui furent faites de ce Livre, du vivant d'Arrien, auquel il donna peut-être divers titres. Je suis encore persuadé que ces Discours étoient plus amples, que nous ne les voyons aujourd'hui, & peut-être qu'au lieu de quatre Livres, il y en avoit cinq ou six. Cela est si vrai, qu'Aulu-Gelle cite un endroit du cinquiéme Livre des Discours d'Arrien, & Stobée rapporte plusieurs passages du même Auteur, qui ne se trouvent plus.

Arrian. in Præf. ad Gell. ὡς γραψάμενος, ὑπομνήματα, &c.

Aul. Gell. lib. 19. c. 1.

Peut-être aussi qu'Arrien retrancha plusieurs choses à la seconde publication, qui fut faite de son Livre, & qu'il réduisit les six Livres qu'il avoit faits à quatre. Quoi qu'il en soit, je ne puis croire ce que dit Suidas, qu'Epictete ait beaucoup écrit; car pour peu qu'on lise Arrien, & qu'on soit instruit des maximes qu'il a tenues, cela tombera difficilement dans l'esprit. Il y a encore de certaines réponses que quelques-uns prétendent qu'il a faites à l'Empereur Hadrien : mais il ne faut que les lire pour reconnoître qu'elles sont supposées & qu'elles lui ont été faussement attribuées. Wolfius faisoit espérer autrefois qu'on verroit quelque jour les Lettres d'Epic-

Suidas in *Epict.*

Altercat. Hadrian. & Epict.

Wolfius in Præf. ad Alterc.

tete, qui étoient, à ce qu'on lui avoit dit, dans la Bibliothéque de Florence : mais il y a grande apparence que celui dont il avoit appris cette nouvelle n'étoit pas bien informé de la vérité, & qu'on les attendra long-temps avant qu'elles paroissent au jour.

On ne sait de quelle maladie, ni en quel temps Epictete est mort. Il est bien vrai que Suidas dit, qu'il mourut sous le regne de Marc-Aurele : mais je doute fort qu'il ait dit vrai. M. de Saumaise, qui s'est fort étendu sur ce sujet, prétend que Suidas s'est abusé, par plusieurs raisons.

Salmas. in not. ad Epict. & Simpl.

La premiere est que le même Suidas rapporte qu'Epictete fut esclave d'Epaphrodite, qui étoit Capitaine des

Suid. in *Epict.*

Gardes-du-corps de Néron. Or depuis la mort de Néron jusqu'à l'avénement de Marc-Aurele à l'Empire, il y a près de quatre-vingts-quatorze ans. Même avant qu'Epictete fût en état de rendre service à Epaphrodite, & de venir d'Hiérapolis à Rome, il falloit qu'il eût déjà quelque âge. De sorte que, selon cette supputation, il auroit vécu près de six-vingts ans; ce qui n'est pas facile à croire. Je trouve cette conjecture assez raisonnable, mais elle n'est pas convaincante; car il se pourroit faire, comme a très-bien remarqué Lipse, qu'il ne servît Epaphrodite qu'après la mort de Néron. On pourroit néanmoins répondre à Lipse, qu'Epaphrodite est ici qua-

Lipsius in Manud. ad Stoïc. Philos. lib. 1. c. 19.

lifié *Capitaine des Gardes-du-corps de Néron* ; ce qui est un témoignage que Néron vivoit alors.

Suid in Epict. σωματοφυλάκος τȣ Νέρωνος.

La seconde raison de M. de Saumaise est que Marc-Aurele ne met point Epictete au nombre de ceux qu'il avoit ouis : il dit seulement qu'il avoit vu ses Commentaires par le moyen de Junius Rusticus qui les lui envoya. Cette raison me semble beaucoup plus foible que la premiere ; car outre qu'Epictete pouvoit alors être retiré à Nicopolis, il mourut peut-être tout au commencement du regne de Marc-Aurele. En effet, Suidas dit seulement qu'il parvint jusqu'au temps de cet Empereur : & ainsi, encore qu'Epictete eût vécu

Anton. de his quæ ad se pertinent.

jusqu'au commencement de son regne, il se pourroit faire que cet Empereur n'eût vu les Commentaires d'Epictete, qu'après la mort de ce Philosophe.

La troisieme raison que rapporte M. de Saumaise, ne me semble nullement considérable. Il dit que la lampe d'Epictete fut vendue du temps de Lucien, & de là il conclut qu'Epictete étoit donc mort alors. Mais cela ne prouve rien; car il y a toutes les apparences du monde, que Lucien ne mourut qu'après Marc-Aurele. Et ainsi cette lampe peut avoir été vendue du temps de Lucien, encore qu'Epictete soit parvenu jusqu'au temps de cet Empereur. Peut-être même qu'elle fut

vendue du vivant d'Epictete ; &, en ce cas, il n'y auroit point de difficulté.

La quatrieme raison est que Aulu-Gelle, qui écrivoit du temps d'Antoninus Pius, ou tout au commencement de l'Empire de Marc-Aurele, dit d'Epictete : *La Mémoire est encore récente du Philosophe Epictete.* Mais M. de Saumaise n'a pas fidelement rapporté ce passage ; car il est dit précisément dans Aulu-Gelle : *La Mémoire est encore récente qu'Epictete a été esclave.* Ainsi il dit que la mémoire est encore récente qu'Epictete a été esclave, & non pas simplement, qu'il a été.

Aul. Gell. l. 11. c. 19. Ita *Salmas.* *retulit locum Gellii in Not. ad* Simpl. De *Epict.* autem Philosopho recentior est memoria, Ita *Gell.* De *Epict.* autem Philosopho, quod is quoque servus fuerit, recentior est memoria.

Enfin, la derniere raison de M. de Saumaise est qu'Au-

Aul.Gell. l. 17. c. 2. item. l. 1. c. 2.

lu-Gelle parle en ces termes, en un autre endroit: *J'ai oui dire à Favorinus qu'Epictete disoit*, &c. De sorte que puisque Favorinus est mort sous le regne de l'Empereur Hadrien, M. de Saumaise conclut, qu'Epictete ne peut pas avoir vécu jusqu'à Marc-Aurele. Cette raison n'est pas convaincante, parce que Favorinus pouvoit apprendre à Aulu-Gelle ce que disoit Epictete, encore qu'Epictete ne fût pas mort. Elle n'est pourtant pas sans fondement; car Aulu-Gelle, qui écrivoit du temps d'Antoninus Pius, prédécesseur de Marc-Aurele, lorsqu'il parle d'Epictete, use toujours de ces termes: Epictete disoit, *Ce vénérable Vieillard*

Vieillard disoit, un tel m'a appris qu'Epictete disoit; ce qui marque assurément qu'il n'étoit plus. Et ce qui me fait encore incliner à cette opinion, c'est qu'il est probable qu'Arrien n'avoit fait les Discours d'Epictete, qu'après la mort de ce Philosophe; &, si cela est, il est impossible que ce que dit Suidas soit véritable, & qu'Epictete soit parvenu jusqu'au tems de Marc-Aurele. Car du temps d'Aulu-Gelle, qui écrivoit, comme j'ai remarqué, sous Antoninus Pius, ces Discours étoient déjà publics & connus de tout le monde. Il est vrai qu'Arrien auroit pu faire ce Livre du vivant d'Epictete; mais il y a peu d'apparence, & l'on ne présumera pas facilement qu'on

publie les Discours & les choses mémorables d'un homme vivant.

Il y a encore une autre difficulté assez considérable, que personne n'a remarquée ; c'est que depuis la mort de Néron jusqu'à l'Edit de Domitien, touchant l'exil des Philosophes, il n'y a guere que vingt ans ; car cet Edit fut publié la huitieme année de son regne, selon le rapport d'Eusebe. Or, si la conjecture de Lipse est véritable, & qu'Epictete n'ait servi Epaphrodite qu'après la mort de Néron, il s'ensuivroit qu'au temps de cet Edit, Epictete ne pouvoit avoir que dix-huit ou dix-neuf ans ; ce qui ne peut pas être. Car alors il avoit obtenu la liberté, & étoit même, dès ce temps-là,

Euseb. in Chron.

en grande réputation, puisqu'Aulu-Gelle dit qu'il fut obligé, en qualité de Philosophe, de se retirer à Nicopolis: il falloit donc qu'il eût alors environ trente ans. Mais, s'il eût eu cet âge au temps de cet Edit, il seroit nécessaire qu'il eût vécu près de cent huit ou neuf ans, pour parvenir jusqu'à Marc-Aurele; ce qui n'est pas probable, puisque Lucien qui vivoit de ce temps-là, ne fait pas même mention d'Epictete dans le Dialogue qu'il a fait de ceux qui ont vécu long-temps. Il est vrai qu'Eusebe parle encore d'un second Edit contre les Philosophes, qui ne fut publié que la quinziéme année du regne de Domitien. Mais, outre qu'il est presque le seul des Chro- *Eusèb. in Chr.*

nologiſtes & Hiſtoriens, qui faſſe mention de ce ſecond Edit, Scaliger remarque préciſément que l'Edit dont parle Aulu-Gelle (qui eſt celui dont il s'agit ici) fut le premier qui fut publié la huitieme année du regne de Domitien.

Cette raiſon me ſemble ſi forte, que je ne ferois point de difficulté de dire que Suidas s'eſt abuſé, ſi je n'euſſe trouvé un paſſage de Thémiſtius, où il eſt dit préciſément : *Que les deux Antonins rendirent de grands honneurs à Epictete.* L'on pourroit néanmoins répondre, que c'eſt un Orateur qui parle, qui n'a pas apporté toute l'exactitude qui ſeroit néceſſaire à un fidele Hiſtorien, ou peut-être que Marc-Aurele avoit rendu de grands

Them. in Orat. ad Jovin.

honneurs à Epictete du temps d'Hadrien & d'Antoninus Pius, & avant qu'il fût Empereur, ou plutôt qu'il lui rendît ces honneurs après sa mort. Comme, en effet, nous voyons, par les Livres qu'il nous a laissez, qu'il eut sa mémoire en une particuliere vénération. Enfin, cela n'est pas sans difficulté, & j'aurois bien de la peine à me déterminer là-dessus. C'est pourquoi je me contente de rapporter simplement les doutes de part & d'autre. Néanmoins, après avoir bien examiné les choses, s'il m'est permis de dire mon sentiment, j'incline bien plus à croire, ce que dit M. de Saumaise, qu'en effet Epictete n'est pas parvenu jusqu'à l'Empire de Marc-Aurele; car, outre que Sui-

das est un Auteur qui n'a pas dit toujours vrai, il s'est abusé infailliblement, quand il a dit qu'Epictete avoit beaucoup écrit ; de sorte qu'il se peut faire qu'il se soit aussi trompé dans son calcul. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Epictete fut regretté de tout ce qu'il y avoit de Gens illustres en son siécle, & que sa mémoire sera précieuse à la postérité.

Voilà tout ce que j'ai pu trouver de sa Vie, qui jusques ici n'avoit point été écrite en aucune langue, depuis que la Vie d'Epictete qu'avoit faite Arrien, a été perdue.



Ans depuis la fond. de Rome.	Ans depuis Néron.	TABLE Chronologique, pour servir à l'intelligence du tems auquel Epictete est mort.
807	1	Néron.
813	7	
817	11	
	12	Epaphrodite.
	13	Epictete.
821	15	Galba.
822	16	Othon, Vitellius.
823	17	Flavius Vespasien.
827	21	
832	26	Tite Vespasien.
833	27	
834	28	Domitien.
847	32	
841	35	Edit touchant l'exil
	36	des Philosophes.
843	37	
	41	

848	42	Cocceius Nerva.
850	44	Trajan.
853	47	
854	48	
855	49	
856	50	
857	52	
858	51	
859	53	
860	54	
861	55	
862	56	
863	57	
864	58	
865	59	
8 6	60	
867	61	
868	62	
869	63	Hadrien.
870	64	
871	65	
872	66	
873	67	
874	68	
875	69	
876	70	
877	71	
878	72	
879	73	

880	74	
881	75	
882	76	
883	77	
884	78	
885	79	
886	80	
887	81	Mort de Favorinus.
888	82	
889	83	Antoninus Pius.
890	84	
891	85	
892	86	
893	87	
894	88	
895	89	
896	90	
897	91	
898	92	
899	93	
900	94	
901	95	
902	96	Mort d'Epictete.
903	97	
904	98	
905	99	
906	100	
907	101	
908	102	
909	103	

910	104	Aulu-Gelle.
911	105	
912	106	
913	107	
914	108	
915	109	Marc-Aurele.
916	110	
917	111	
918	112	
919	113	
920	114	
921	115	
922	116	
923	117	
924	118	
925	119	
926	120	
927	121	
928	122	
929	123	
930	124	
931	125	
932	126	Commodus.
933	127	Mort de Lucien.



LA PHILOSOPHIE D'ÉPICTETE.

IL y a de certaines choſes qui dépendent de nous, comme l'opinion, l'inclination, le deſir, la fuite, en un mot, toutes nos opérations : il y en a d'autres auſſi qui n'en dépendent pas, comme le corps, les richeſſes, la réputation, les Empires, & tout ce que nous ne faiſons point. Sect. 1.

Sect. 2. Ce qui dépend de nous eſt libre de ſa nature, & ne peut être empêché, ni défendu par perſonne : ce qui ne dépend point de nous, au contraire, eſt foible, ſervile, facile à être empêché, & ſujet à autrui.

Sect. 3. Souvenez-vous donc que, ſi vous prenez pour libre ce qui eſt ſervile de ſa nature, & ſi vous regardez ce qui eſt ſujet à autrui, comme une choſe qui vous ſoit propre : ſouvenez-vous, dis-je, que vous trouverez de grands obſtacles, & que vous ſerez troublé dans tous vos deſſeins ; que vous ſerez expoſé à mille fâcheries, & que vous accuſerez en vain les Dieux & les Hommes de votre infortune. Que ſi, au contraire, vous croyez que cela ſeulement vous appartient,

qui vous appartient véritablement, & que vous puiſſiez conſidérer comme étranger ce qui l'eſt en effet, aſſurez-vous que rien ne ſera capable de vous détourner de ce que vous vous ſerez propoſé ; que vous n'entreprendrez rien malgré vous ; que vous n'accuſerez ni ne blâmerez perſonne ; que nul ne voûs choquera ; que vous n'aurez point d'ennemis, & qu'enfin vous ne ſouffrirez jamais le moindre déplaiſir.

Si donc vous deſirez de ſi grands biens, ſachez qu'il ne ſuffit pas, pour les obtenir, de les deſirer médiocrement ; mais qu'il faut que vous ſoyez prêt d'abandonner entiérement certaines choſes, & de vous priver pour un temps de quelques autres. Car ſi n'étant pas

Sect. 4. J'ai ſuivi le ſens de Simplicius, que Politien & Wolfius ont ſuivi devant moi. Il faut effacer ὀυδὲ qui eſt au texte.

content de ce que vous possédez, vous avez l'ambition d'entrer dans les charges, & d'amasser des richesses, souvenez-vous que vous perdrez absolument les moyens véritables par lesquels la liberté & la félicité se peuvent acquérir, & que peut-être, avec tout cela, vous serez frustré de ce que vous recherchez avec tant de passion.

Sect. 5. Lorsqu'il se présentera quelque objet fâcheux, accoutumez-vous à dire en vous-même, qu'il n'est pas tel qu'il paroît, & que ce n'est qu'une pure imagination. Quand vous aurez fait cette réflexion, examinez ce que ce peut être, & servez-vous des regles que vous avez pour cela. Considérez si c'est quelque chose

qui dépende de vous ; car autrement, si elle n'en dépend pas, dites d'abord qu'elle ne vous touche pas.

Sachez que la fin du desir est d'obtenir ce que l'on desire, & que la fin de l'aversion est de ne point tomber dans ce que l'on fuit ; & comme celui-là est malheureux qui est frustré de ce qu'il souhaite, de même celui-là est misérable, qui tombe dans ce qu'il hait le plus. C'est pourquoi si vous avez aversion seulement pour ce qui dépend de vous, comme pour les fausses opinions, soyez assuré que vous ne tomberez jamais dans ce que vous haïssez. Mais si vous avez aversion pour ce qui ne dépend point de vous, comme pour les maladies, pour la mort, Sect. 6.

ou pour la pauvreté, ne doutez point que vous ne deveniez misérable, puisque vous ne les pouvez éviter, & que vous y tomberez infailliblement.

Sect. 7. Si donc vous voulez être heureux, n'ayez jamais de répugnance pour ce qui ne dépend pas de vous; mais transférez toute votre haine contre ce qui résiste à la nature des choses qui dépendent de votre liberté. Au reste, pour le présent ne souhaitez rien avec passion, parce que si vous desirez des choses qui ne dépendent pas de vous, il est impossible que vous n'en soyez frustré, & si vous desirez celles qui en dépendent, apprenez que vous n'êtes pas encore assez bien instruit de ce qui est nécessaire

néceſſaire pour les deſirer honnêtement. C'eſt pourquoi ſi vous voulez bien faire, approchez-vous-en de telle ſorte, que vous puiſſiez vous en retirer quand il vous plaira : mais que tout cela ſe faſſe avec diſcrétion & retenue.

Sect. 8.

C'eſt le vrai moyen de n'être jamais troublé, que de conſidérer toutes les choſes qui ſont pour notre plaiſir, ou pour notre utilité, ou pour qui nous avons quelque affection, comme elles ſont en elles-mêmes. Il faut commencer à examiner juſqu'aux moins importantes. Par exemple, quand vous remuez un pot de terre, ſongez que c'eſt un pot de terre que vous remuez, & qu'il ſe peut caſſer très-aiſément : car ayant fait

J'ai ſuivi ici Sinplicius, qui au lieu de χύτραν στέργης met χύτραν στείης

cette réflexion, si par hazard il se casse, vous n'en serez pas plus ému. De même, si vous aimez votre fils, ou votre femme, souvenez-vous que c'est un homme que vous aimez : car par ce moyen si la mort leur arrive, elle ne vous surprendra point.

Sect. 9. Avant que d'entreprendre un ouvrage, examinez quel il est. Si vous avez résolu d'aller au bain, avant que de partir représentez-vous toutes les insolences qui s'y commettent. On s'y jette de l'eau; on est chassé de sa place; on y reçoit des affronts; on y perd ses habits. Ne doutez point que vous n'exécutiez bien plus sûrement ce que vous entreprenez, si vous dites en vous-même : je veux aller au

bain, mais je veux aussi garder la façon de vivre que je me suis proposée. Observez cette maxime dans toutes vos entreprises; car par ce moyen, s'il vous survient quelqu'empêchement, ou quelque disgrace en vous baignant, vous y serez tout résolu, & vous direz aussi-tôt: je ne suis pas seulement venu pour me baigner, mais je suis venu aussi dans la résolution de ne rien faire contre ma façon de vivre, que je ne garderois pas si je souffrois avec quelque sorte de regret & de déplaisir, les impertinences qui se font ici.

Ce ne sont pas les choses qui tourmentent les hommes, ce sont les opinions qu'ils en conçoivent. Par exemple, à le bien prendre, la mort n'est Sect. 10.

pas un mal, puiſque ſi elle étoit telle, elle auroit paru fâcheuſe à Socrate auſſi-bien qu'aux autres hommes. Non, non, ce n'eſt que l'opinion qu'on a de la mort, qui la rend terrible. C'eſt pourquoi quand nous ſommes troublés ou empêchés, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes & à nos opinions.

Sect. 11. Il n'appartient qu'à un ignorant & à un brutal, de reprocher aux autres leurs miſeres. Celui-là commence à entrer dans le chemin de la Sageſſe, qui n'accuſe que ſoi-même de ſon infortune. Mais celui-là eſt parfaitement Sage, qui n'accuſe ni ſoi ni les autres.

Sect. 12. Ne vous glorifiez jamais de

l'excellence qui est en autrui. Si un cheval pouvoit dire qu'il est beau, cela seroit supportable en sa bouche : mais quand vous vous vantez que vous avez un beau cheval, savez-vous bien ce que vous faites ? Vous vous vantez de ce qui ne vous appartient pas. Qu'y a-t-il donc qui soit à vous ? L'usage de ce qui tombe sous votre vue : & c'est pour cette raison que si vous regardez les choses conformément à leur nature, & si vous en jugez comme il faut, c'est alors qu'il vous est permis de vous en glorifier, parce que vous vous réjouissez d'un bien que vous possédez effectivement.

Si vous alliez sur mer, & Sect. 13.
que le vaisseau vînt à aborder, il vous seroit permis d'en sortir

pour puiser de l'eau : même on ne vous empêcheroit pas de ramasser des coquilles qui se trouveroient en votre chemin. Mais il faudroit aussi que vous eussiez l'esprit toujours attaché sur le navire, & que vous prissiez bien garde que le Gouverneur ne vous appellât, parce qu'il faudroit aussi-tôt tout quitter, de peur qu'il ne vous fît jetter dans le vaisseau les pieds & les mains liées comme une bête. Il en est de même dans la vie : si Dieu vous donne une femme, ou des enfans, il vous est permis de les prendre & d'en jouir ; mais s'il arrive que Dieu vous appelle, il faut les quitter sans y penser davantage, & courir vîtement au vaisseau. Que si vous êtes déjà vieux, gardez-

vous de vous en éloigner, de peur que vous ne soyez pas prêt quand il vous appellera.

Ne demandez jamais que les choses se fassent comme vous les voulez ; mais tâchez à les vouloir de la sorte qu'elles se font. Par ce moyen tout vous réussira comme vous le souhaitez. Sect. 14.

La maladie est un empêchement du corps, mais elle n'est pas un empêchement de la volonté. Par exemple, quand on est boiteux, cela empêche les pieds d'aller ; mais cela n'empêche pas la volonté de faire ce qu'elle veut, si elle n'entreprend rien dont elle ne puisse venir à bout. Considérez de cette sorte toutes les Sect. 15.

choſes qui arrivent, & vous trouverez que ce n'eſt jamais vous qu'elles incommodent, & que c'eſt toujours quelqu'autre.

Sect. 16. Dans tout ce qui vous arrivera, ſouvenez-vous de conſidérer en vous-même quel moyen vous avez de vous en défendre. Si, par exemple, vous voyez un beau garçon, ou une belle fille, ſongez que vous avez la tempérance qui eſt un puiſſant remede pour oppoſer à la beauté. Si vous êtes obligé d'entreprendre quelque travail qui ſoit pénible, ayez recours à la patience. Si l'on vous fait quelque injure, armez-vous de conſtance; parce que ſi vous vous accoutumez à agir toujour

jours de cette ſorte, les objets n'auront jamais de puiſſance ſur vous.

Ne dites jamais que vous ayez perdu quelque choſe ; mais dites toujours que vous l'avez rendue. Quand votre fils, ou votre femme ſont morts, ne dites pas que vous avez perdu votre fils ou votre femme, dites plutôt que vous les avez rendus à celui qui vous les avoit donnés. Mais lorſqu'on vous aura ôté quelqu'héritage, faut-il dire de même que vous l'avez rendu ? Vous penſez peut-être que vous n'en devez pas uſer ainſi, parce que c'eſt un méchant qui vous en a dépouillé ? Comme s'il vous importoit par qui votre terre retourne à celui qui vous l'a donnée. C'eſt pour- Sect. 17.

quoi tant que vous l'aurez en votre disposition, regardez-la comme étrangere, & n'en ayez pas plus de soin que les Voyageurs en ont de l'hôtellerie où ils logent.

Sect. 18. Si vous voulez avancer dans l'étude de la vertu, ôtez-vous de l'esprit ces sortes de pensées: si je n'ai pas soin de mes affaires, je n'aurai pas de quoi subsister; si je ne châtie pas mon fils, il deviendra méchant. Apprenez qu'il vaut mieux mourir de faim, & conserver une grandeur de courage, & la tranquillité de l'esprit jusqu'aux derniers soupirs, que de vivre dans l'abondance avec une ame pleine d'inquiétude & de tourment; apprenez, dis-je, que vous devez plutôt souffrir que votre

fils devienne méchant, que de vous rendre malheureux. Enfin il faut préférer à tout, le repos de l'esprit : mais pour l'avoir, il est nécessaire d'abord de vous éprouver jusqu'aux moindres choses. Par exemple, si l'on renverse votre huile, ou si l'on dérobe le vin de votre cave, faites cette réflexion, & dites en vous-même: c'est à ce prix-là qu'on achete la tranquillité & la constance. En effet, on n'acquiert rien gratuitement, & il faut nécessairement qu'il nous en coûte quelque chose. Faites encore de même quand vous appellerez votre valet : songez qu'il n'est pas prêt, & quand il le seroit, qu'il ne fera peut-être rien de ce que vous souhaitez. Quoi qu'il en soit, ne per-

mettez jamais qu'il ait le pouvoir de vous mettre en colere, & de vous troubler l'esprit quand il lui plaît.

Sect. 19. Ne vous souciez point de passer pour extravagant dans l'esprit du peuple, à cause du mépris que vous faites des choses extérieures. N'affectez jamais aussi de paroître habile homme : s'il arrive par hazard qu'on fasse quelque cas de vous, défiez-vous alors de vous-même, parce qu'il est extrêmement difficile de s'attacher à ce qui est extérieur, & de conserver une résolution conforme à la Nature, & à la maniere de vivre que vous vous êtes proposée ; & il ne se peut faire qu'en suivant l'un, on n'abandonne point l'autre.

Sect. 20. Si vous voulez que vos

enfans, que votre femme, & que vos amis vivent toujours, vous avez perdu le ſens ; parce que c'eſt vouloir que ce qui ne dépend aucunement de vous en dépende abſolument, & que ce qui eſt à autrui vous appartienne. De même ſi vous prétendez que votre fils ne faſſe aucune faute, vous êtes auſſi ridicule ; car c'eſt vouloir que le vice ne ſoit pas vice. C'eſt pourquoi ſi vous avez envie de n'être jamais fruſtré de vos deſirs, ne deſirez que ce qui dépend de vous.

Celui-là eſt véritablement Sect. 21.
maître de toutes choſes, qui a la puiſſance de retenir celles qu'il veut & de rejetter celles qui lui déplaiſent. Quiconque donc a envie d'être libre de cette ſorte, il faut qu'il s'ac-

coutume à n'avoir aucun desir, ni aucune aversion pour tout ce qui dépend d'autrui, parce que s'il agit autrement, il tombera infailliblement dans la servitude.

Sect. 22. Souvenez-vous que vous devez vous comporter dans la vie comme si vous étiez à un festin. Si l'on présente quelque plat devant vous, vous y pouvez porter la main, & prendre votre part honnêtement; s'il arrive qu'il ne fasse que passer, donnez-vous bien de garde de l'arrêter, & d'y mettre la main témérairement; attendez paisiblement jusqu'à ce qu'il revienne à vous. C'est ainsi que vous devez vous comporter envers vos enfans, envers votre femme, envers les Magistrats, envers les ri-

chesses, & envers toutes les autres choses de cette sorte : car par ce moyen vous deviendrez digne de manger à la table des Dieux. Que si vous êtes si généreux que de refuser même ce que l'on vous présente, vous ne serez pas seulement digne d'être admis à la table des Dieux, mais vous mériterez de partager leur puissance avec eux ; & c'est pour avoir agi de cette sorte, que Diogene & Héraclite ont été réputés pour des hommes divins, comme ils l'étoient en effet.

Quand vous verrez soupirer quelqu'un, ou parce que son fils est allé en voyage, ou pour avoir perdu ce qu'il possédoit, ne vous laissez pas surprendre par cet objet, & Sect. 23.

ne vous imaginez pas qu'il soit effectivement malheureux pour la perte de ces choses étrangeres ; mais faites cette distinction en vous-même, & dites aussi-tôt : ce n'est pas cet accident qui afflige cet homme ; car il y en a d'autres qui n'en sont point du tout touchés, c'est l'opinion qu'il en a conçue qui le tourmente. Faites ensuite tout votre possible pour le désabuser & pour le guérir de cette mauvaise opinion : même, si vous le jugez à propos, vous feindrez d'être triste, & de compatir à son affliction ; mais sur-tout prenez garde qu'en faisant une feinte vous ne deveniez triste effectivement dans le cœur.

Sect. 24. Souvenez-vous que vous

devez jouer ici le rôle qu'il plaît au maître de la comédie de vous donner. Si votre rôle est court, jouez-le court; & s'il est long, jouez-le long. S'il vous donne à faire celui d'un pauvre, acquittez-vous en le mieux & le plus naïvement que vous pourrez. Enfin, s'il vous donne celui d'un Prince, ou d'un boiteux, ou d'un artisan, c'est à vous à le faire tel qu'il vous sera donné, & à un autre à le choisir.

Si par hazard un corbeau Sect. 25. vient à croasser, que cela ne soit pas capable de vous émouvoir. Faites aussi-tôt cette réflexion en vous-même : ce n'est pas moi que ce corbeau menace, c'est peut-être mon corps, ou le peu de bien que je possede, ou ma réputation,

ou mes enfans, ou ma femme : car quant à moi, il n'y a rien qui ne me préſage du bonheur, parce que de tout ce qui arrivera, il ne dépend que de moi d'en tirer du profit & de l'utilité.

Sect. 26. Vous pouvez être invincible, ſi vous n'entreprenez point de combat, du ſuccès duquel vous ne ſoyez aſſuré, & où il ne dépende que de vous de remporter la victoire.

Sect. 27. Si vous voyez quelqu'un qui ſoit élevé dans les dignités, ou qui ſoit en faveur & en crédit, ne vous laiſſez pas ſurprendre par l'apparence, & ne dites pas qu'il ſoit heureux : car puiſque la véritable tranquillité d'eſprit conſiſte à ne ſouhaiter que ce qui dépend de nous, l'éclat des grandeurs

ne nous doit jamais rendre envieux ni jaloux. Vous ne devez point avoir l'ambition d'être ni Sénateur, ni Consul, ni Empereur; il faut que vous songiez seulement à être libre: c'est à quoi se doivent terminer toutes vos prétentions. Or il n'y a qu'un seul moyen pour y parvenir, qui est d'avoir un vrai mépris pour tout ce qui ne dépend point de nous.

Souvenez-vous que ce n'est ni celui qui vous injurie, ni celui qui vous frappe, qui vous offensent; mais que c'est l'opinion que vous en avez conçue. Quand donc quelqu'un sera cause que vous vous serez mis en colere, sachez que ce n'est pas lui, mais que c'est votre opinion. Ainsi vous devez bien prendre garde de Sect. 28.

ne vous pas laiſſer emporter à votre paſſion, parce que pour peu de temps que vous différiez, vous la dompterez bien plus facilement.

Sect. 29. Ayez tous les jours devant les yeux la mort, le banniſſement, & toutes les autres choſes que la plûpart des hommes mettent au nombre des maux; mais ſongez particuliérement à la mort: car par ce moyen, vous n'aurez aucune penſée baſſe & ſervile, & vous ne ſouhaiterez jamais rien avec paſſion.

Sect. 30. Si vous avez deſſein de vous perfectionner dans l'étude de la philoſophie, préparez-vous, avant que de rien entreprendre, à ſouffrir les railleries de tout le monde. On vous dira: comment êtes-vous devenu tout

d'un coup Philosophe ? D'où vous vient cette mine sévere ? Moquez-vous de tout cela, pourvu que ce qu'on dit ne soit point véritable, & que vous n'ayez point cette gravité qu'on vous reproche. Comportez-vous seulement de telle sorte envers ce qui vous semble le meilleur, que rien ne soit capable de vous en détourner, & demeurez-y ferme, comme si Dieu vous l'avoit ordonné. Si vous persistez dans la même résolution, & si vous êtes constant dans le même état, vous deviendrez l'objet de l'admiration de ceux qui se moquoient auparavant de vous. Si au contraire vous succombez, & si une fois vous changez de résolution, tout ce que vous avez fait ne ser-

vira qu'à donner sujet de redoubler les railleries contre vous.

Sect. 31. Ne vous embarrassez point l'esprit de ces sortes de pensées: *Que vous ne serez point considéré, & que vous ne recevrez aucun honneur.* Car si c'étoit un mal que de ne pas recevoir de l'honneur, il s'ensuivroit qu'il seroit au pouvoir d'autrui de nous rendre malheureux: ce qui ne se peut faire; parce que par la même raison que nous ne saurions être dans le vice par le fait d'autrui, aussi ne pouvons-nous être dans le mal par le fait d'autrui. Dépend il de nous d'avoir l'autorité souveraine, ou d'être invité aux festins, ou, enfin, de posséder tous les biens étrangers? Non, il n'en

dépend point. Comment pouvez-vous dire que vous vivrez dans l'ignominie, si vous ne jouissez de ces sortes de choses? Comment, dis-je, vous pouvez-vous plaindre que vous ne serez point considéré, puisque vous devez renfermer tous vos desirs & toutes vos prétentions dans vous-même, & dans ce qui dépend de vous, où il vous est permis de vous élever tant qu'il vous plaira? Vous me direz peut-être : si je vis ainsi, je ne serai jamais en état de rendre service à mes amis. Ah! que vous êtes abusé! Comment pensez-vous que cette proposition se doive entendre, *Il faut assister ses amis*? Ce n'est pas à dire qu'on doive leur donner de l'argent, ou les faire Citoyens Romains;

puiſque cela n'eſt pas en notre pouvoir, & qu'il eſt impoſſible de donner à autrui ce que l'on n'a point. Je prévois que vous me répondrez, qu'on doit faire tout ſon poſſible pour avoir du bien & du crédit, afin d'en ſecourir ſes amis dans leur beſoin: mais ſi vous pouvez me montrer une voie par laquelle on en puiſſe acquérir, en conſervant l'honnêteté, la foi & la généroſité, je vous promets de tenter toutes ſortes de moyens pour en avoir. Que ſi vous demandez de moi, que je perde mes biens pour vous en acquérir d'autres, qui ne ſont pas de vrais biens, conſidérez ſi vous n'êtes pas bien injuſte & déraiſonnable. Jugez ſi vous ne devez pas faire plus de cas d'un honnête & d'un fidele

fidele ami, que de l'argent. Faites donc tout ce que vous pourrez pour me conserver ces qualités, & ne me pressez jamais de faire aucune chose qui soit capable de me les faire perdre. Vous me repliquerez peut-être encore, que par ce moyen vous ne rendrez aucun service à la patrie : mais qu'entendez-vous par ces mots ? Il est vrai que vous ne lui donnerez pas des portiques, ni des bains publics. Ce ne sont pas les forgerons qui fournissent la ville de souliers, ni les cordonniers qui lui donnent des armes : c'est assez que chacun fasse son métier. Hé quoi, pensez-vous être inutile à votre patrie, quand vous lui donnez un citoyen qui est homme d'honneur & de pro-

bité ? Sachez que vous ne ſauriez lui rendre un plus grand ſervice. Ne tenez donc plus déſormais ce diſcours : ne dites point que vous n'aurez aucun rang dans vòtre ville. Il ne vous importe dans quel rang vous ſoyez, pourvu que vous y conſerviez l'honneur & la fidélité. Penſez-vous vous rendre utile à votre patrie, ſi vous abandonnez les vertus ? Imaginez-vous quelle utilité elle pourra recevoir de vous, lorſque vous ſerez devenu impudent & perfide.

Sect. 32. Ne vous offenſez point ſi l'on met à table quelqu'un au-deſſus de vous, ou ſi on le ſalue devant vous, ou ſi l'on ſuit ſon avis plutôt que le vôtre ; parce que ſi ce ſont des choſes qui ſoient bonnes,

vous devez être bien aise qu'elles lui soient arrivées : si au contraire elles sont mauvaises, vous ne devez point avoir de regret qu'elles ne vous soient pas avenues. Au reste, souvenez-vous que puisque vous faites profession de ne rien faire pour obtenir les choses extérieures, ce n'est pas merveille si elles ne vous arrivent pas, & si l'on vous préfere d'autres personnes, qui ont fait tous leurs efforts pour les acquérir. En effet, il n'est pas juste que celui qui ne bouge de sa maison, ait autant de crédit que celui qui fait tous les jours des visites, & qui est perpétuellement à la porte des Grands. Il n'est pas, dis-je, raisonnable, que celui-là soit

autant considéré qui ne peut se résoudre à louer personne, que celui qui donne des louanges excessives pour les moindres actions. Ce seroit, sans mentir, être injuste & insatiable tout ensemble, si l'on vouloit avoir pour rien ces sortes de biens, & sans les acheter au prix qu'ils coûtent. Supposé, par exemple, qu'on vende des laitues, & qu'elles valent une obole, si quelqu'un en paye le prix, on lui en donne; mais si vous n'en vouliez rien payer, vous n'en auriez point. En seriez-vous pour cela de pire condition que l'autre? Nullement, parce que si celui-là a des laitues, vous en avez l'argent. Il en est de même des choses dont nous parlons: si vous n'êtes

pas prié d'un festin, c'est que vous n'avez pas payé votre écot. Celui qui le donne, le vend pour des louanges, pour des devoirs, & pour des soumissions. Si vous avez envie d'y être admis, résolvez-vous de l'acheter au prix qu'il coûte: car de prétendre ces choses sans faire ce qui est nécessaire pour les obtenir, c'est être avare, & avoir perdu le sens. Croyez-vous aussi, si vous perdez ce souper, que vous n'ayez rien en récompense? O que vous avez quelque chose de bien plus excellent! Vous n'avez point loué celui que vous ne vouliez pas louer; vous n'avez point supporté son insolence, & la façon superbe dont il traite ceux qui viennent à sa table:

c'est le gain que vous avez fait.

Sect. 33. Nous pouvons apprendre ce que la Nature desire, par le sentiment que nous avons des choses qui ne nous touchent point. Quand le valet de notre voisin casse un verre, nous disons aussi-tôt que cela arrive ordinairement. Il faut vous comporter de la même sorte quand on casse le vôtre, & vous devez être aussi froid que vous l'étiez, lorsqu'on a cassé celui de votre voisin. Appliquez encore ceci à de plus grandes choses. Quand l'enfant ou la femme de votre voisin meurent, il n'y a personne qui ne dise que cela est naturel; mais quand cet accident nous arrive, nous nous désespérons, & nous nous écrions : *Ah!*

que je ſuis malheureux ! Ah ! que je ſuis miſérable ! Cependant il falloit ſe ſouvenir d'être en cette rencontre, ce que nous ſommes quand la même choſe arrive à quelqu'autre.

Sect. 34. La nature du mal eſt dans le monde, comme un but qui y eſt mis pour nous redreſſer, & non pas pour nous faire égarer.

Sect. 35. Si quelqu'un livroit votre corps au premier venu, pour en faire ce qu'il voudroit, je m'aſſure que vous ne le trouveriez pas bon, & que vous vous en fâcheriez : cependant vous n'avez point de honte d'expoſer votre ame au caprice de tout le monde ; car auſſi-tôt qu'on vous dit quelqu'injure, vous vous troublez, & vous vous laiſſez emporter

à la douleur & à la colere. N'entreprenez donc rien ſans conſidérer auparavant ce qui doit précéder, & ce qui doit ſuivre une telle entrepriſe; parce que, ſi vous agiſſez autrement, il arrivera peut-être que votre deſſein vous réuſſira dans les commencemens, & que vous y prendrez plaiſir: mais ſoyez aſſuré que vous en aurez honte enſuite, & que tôt ou tard vous vous en repentirez.

Sect. 36. Vous feriez bien aiſe ſans doute de remporter la victoire aux Jeux Olympiques: je vous aſſure que j'en aurois bien autant envie que vous. Car enfin, il faut demeurer d'accord que c'eſt une fort belle choſe; mais ſi vous avez ce deſſein, il faut que vous conſidériez

ce

ce qui précede, & ce qui ſuit une telle entrepriſe. Quand vous aurez fait cette réflexion, voici ce que vous devez obſerver. Accoutumez-vous à bien garder votre rang ; à ne manger que pour la néceſſité ; à vous abſtenir de toutes ſortes de ragoûts ; à ne boire jamais frais ; à ne point boire même de vin, ſi on ne vous le commande ; à faire exercice aux heures ordonnées, pendant le chaud, pendant le froid, ſans que rien ſoit capable de vous en détourner. Enfin, il faut vous abandonner au Maître-d'armes, comme à un Médecin ; enſuite vous deſcendrez dans l'arene. Mais il faut vous réſoudre à toutes les choſes qui peuvent arriver ; tantôt à vous bleſſer les mains & les pieds, &

tantôt à avaler de la poussiere ; quelquefois à être fouetté, & après toutes ces peines, vous courez encore le hazard d'être vaincu. Que si rien de tout cela ne vous rebute, & que vous demeuriez dans votre premier dessein, alors entreprenez le combat de la lutte; car si vous en agissez autrement, il vous arrivera comme à ces petits enfans qui font les athletes, les joueurs de flûte, les gladiateurs, les trompettes, & qui représentent même des tragédies, faisant toutes sortes de métiers, quoiqu'ils soient incapables d'en faire aucun. Ainsi vous serez Athlete, Gladiateur, Orateur, Philosophe, & de tout cela rien. Vous imiterez comme un singe, tout ce que

vous verrez faire à d'autres, & vous laisserez légérement une chose, pour en embrasser une autre. En voulez-vous savoir la cause ? C'est que vous entreprenez tout sans méditation, que vous vous y portez témérairement, & que vous ne suivez que votre boutade & votre caprice. Vous faites comme ceux à qui il prend envie d'être Philosophes, lorsqu'ils entendent dire à quelqu'un : *Ah ! que ce que dit Socrate est bien dit ! Qui est-ce qui pourra pousser un raisonnement aussi loin, & avec tant de force que lui ?*

O homme, qui que vous soyez, si vous voulez venir à bout de vos desseins, considérez auparavant ce que vous voulez faire, & regardez si ce Sect. 37.

que vous entreprenez s'accommode à votre nature, & ſi elle peut y réſiſter. Si vous avez envie d'être Athlete, ou Lutteur, prenez garde ſi vos bras ſont aſſez forts, & ſi vos cuiſſes & vos reins y ſont propres, parce que celui-là eſt né à une choſe, & celui-ci à une autre. Lorſque vous aurez entrepris d'être Philoſophe, ſi vous penſiez boire & manger, & faire le dégoûté comme auparavant, vous vous tromperiez fort : il faut vous réſoudre à veiller, à travailler, à abandonner vos amis, à être quelquefois mépriſé d'un valet, à voir tous les autres plus honorés & plus en crédit que vous auprès des Grands, des Magiſtrats, des Juges, & en quelqu'affaire que ce puiſſe

être. Méditez donc sur toutes ces difficultés, & regardez si vous n'aimeriez pas mieux posséder la tranquillité de l'esprit, la liberté & la constance. Car si vous ne faites cette réflexion, prenez garde qu'à l'exemple de ces petits enfans, dont je vous ai parlé, vous ne soyez tantôt Philosophe, un peu après Partisan, ensuite Orateur, & enfin Procureur de César. Croyez-moi, tout cela ne s'accommode pas ensemble. Il faut que vous considériez que vous n'êtes qu'un homme, & qu'il est nécessaire que vous soyez ou entiérement bon, ou entiérement méchant. Car enfin, il faut, ou que vous vous adonniez seulement à vous perfectionner l'esprit & la raison, ou que vous vous ap-

pliquiez aux choses extérieures, & que vous vous y abandonniez absolument ; car il est impossible de faire l'un & l'autre ensemble. C'est-à-dire, qu'il est nécessaire que vous teniez, ou le rang de Philosophe, ou celui d'homme de commune condition, & de l'état du menu peuple.

Sect. 38. Tous les devoirs que nous rendons doivent être mesurés par la qualité des personnes. Si c'est un pere, le devoir vous oblige d'en avoir soin, & de lui céder en tout. S'il vous injurie, ou s'il vous frappe, vous devez le supporter patiemment. Mais, direz-vous peut-être, mon pere est un méchant homme. Qu'importe ? ce n'est pas là une bonne excuse. Quand la

Nature vous a donné un pere, elle ne s'eſt pas engagée à vous en donner un bon. Ainſiquand votre frere vous fait tort, ne prenez pas garde à ce qu'il vous fait ; mais conſidérez à quoi le devoir vous oblige, & comment vous vous devez comporter avec lui, pour ne rien faire qui ne ſoit conforme à la Nature. En effet, perſonne ne peut vous offenſer, ſi vous ne voulez ; & ſi l'on vous fait injure, c'eſt lors ſeulement que vous croyez que l'on vous en fait. Jugez ainſi de tout le reſte. Vous apprendrez quel eſt le devoir d'un Voiſin, d'un Citoyen, d'un Général d'armée, & de tous les autres, ſi vous vous accoutumez à conſidérer ce qu'ils ſont.

Sect. 39. Sachez que le principal point de la Religion consiste à avoir de bons sentimens des Dieux ; comme de croire qu'ils sont en effet, qu'ils gouvernent le monde avec bonté & justice, qu'il leur faut rendre obéissance, qu'on doit acquiescer à tout ce qu'ils font, & suivre inviolablement leurs ordres, comme venant d'une intelligence très-excellente & très-parfaite : car de cette sorte vous ne les accuserez jamais, & vous ne vous plaindrez point qu'ils vous aient abandonné. Mais c'est ce qui ne se peut faire, si vous n'avez un mépris pour tout ce qui ne dépend point de vous, & si vous ne mettez tout le bien & tout le mal, dans ce qui dépend de vous absolument.

Car si vous pensez que quelque autre chose soit bien ou mal, il ne se peut faire que vous ne soyez très-souvent frustré de ce que vous souhaitez ; que vous ne tombiez dans ce que vous fuyez, & que vous ne blâmiez & ne haïssiez ceux qui vous ont causé ce malheur. En effet, comme il est naturel à tous les animaux de fuir ce qui leur peut nuire, & d'avoir aversion pour tous ceux qui leur peuvent faire de mal ; aussi ont-ils la même propension à embrasser ce qui leur est utile, & à chérir tous ceux qui leur peuvent faire du bien. De sorte qu'il est impossible qu'une personne qui croit avoir reçu du dommage s'en réjouisse avec celui qui le lui a fait, & que le déplaisir qu'il a reçu,

lui donne de la joie. C'est pour cela que le fils dit quelquefois des injures à son pere, parce qu'il ne lui donne pas ce qui passe pour bien parmi les hommes : & c'est encore ce qui causa la guerre entre Etéocle & Polynice, à cause qu'ils s'étoient imaginé que l'Empire étoit un bien. De là vient aussi que le Laboureur, le Pilote, le Marchand & ceux qui perdent leurs femmes, ou leurs enfans, blasphêment contre les Dieux. Ordinairement la piété se rencontre où l'utilité se trouve : c'est pour cette raison que celui qui a soin de ne rien souhaiter, & de ne rien fuir, que ce qu'il doit fuir ou souhaiter, s'étudie en même temps à être pieux & homme de bien.

Au reste, il faut que chacun fasse ses offrandes & ses sacrifices, selon la coutume du pays où il demeure, avec beaucoup de modestie, sans être avare ni prodigue, & en y apportant aussi toute la pureté & toute la diligence qui y est requise.

Quand vous allez au devin, Sect. 40.
vous ignorez sans doute ce qui doit arriver; car c'est pour en être instruit que vous le consultez. Mais pour savoir si ce qui arrivera sera bon ou mauvais, vous n'avez que faire de consulter le devin, parce que vous le savez déjà, si vous êtes Philosophe : car si c'est quelque chose qui ne dépende point de vous, comme il le faut bien nécessairement, puisque vous en ignorez le succès,

vous pouvez dire hardiment qu'elle n'eſt ni bonne ni mauvaiſe. C'eſt pourquoi quand vous irez au devin, n'y apportez ni deſir ni averſion; autrement vous n'en approcherez jamais qu'en tremblant. Tenez pour maxime que tout événement eſt indifférent, qu'il ne ſauroit jamais apporter de retardement à ce que vous vous êtes propoſé de faire, & quel qu'il puiſſe être, qu'il eſt toujours en votre puiſſance de l'appliquer à un bon uſage. Approchez-vous donc des Dieux avec un eſprit ferme & aſſuré, & regardez-les comme ceux qui vous peuvent donner de très-bons conſeils. Quand ils vous auront rendu quelque réponſe, ſuivez-la exactement. Conſidérez

qui ſont ceux que vous avez conſultés, & que vous ne ſauriez ne leur pas obéir ſans mépriſer leur puiſſance, & ſans encourir leur diſgrace. Les choſes dont il faut conſulter l'oracle, ſont celles, comme diſoit Socrate, dont toute la conſidération ſe rapporte purement au hazard, & qui ne peuvent être prévues, ni par la raiſon, ni par quelque art que ce ſoit. De ſorte que, lorſqu'il y va de la défenſe de la patrie, ou de votre ami, il ne faut point aller au devin pour cela; parce que ſi le devin vous dit que les entrailles de la victime préſagent un mauvais ſuccès, c'eſt un ſigne infaillible, ou que vous mourrez, ou que vous ſerez eſtropié, ou que vous ſerez

envoyé en exil, ce qui seroit peut-être capable de vous détourner du dessein que vous auriez. Cependant la raison veut qu'au péril même de votre vie, vous secouriez votre ami & votre patrie. Ayez donc recours à un plus grand oracle : allez à l'oracle Pythien, qui chassa de son Temple un homme, parce qu'autrefois il n'avoit pas secouru un de ses amis qu'on assassinoit.

Sect. 41. Il est nécessaire que vous vous prescriviez une maniere de vivre, & une loi que vous observiez inviolablement en quelqu'endroit que vous puissiez être, soit que vous conversiez parmi les hommes, ou que vous soyez retiré en votre particulier.

Gardez le silence tant que vous pourrez. Ne dites jamais que ce qui est absolument nécessaire, & employez-y le moins de paroles que vous pourrez. Quand l'occasion se présentera de parler, ne vous amusez point à discourir, ni des Gladiateurs, ni des jeux du Cirque, ni des Athletes, ni du boire, ni du manger, ni de toutes les autres impertinences dont la plûpart du monde s'entretient. Mais surtout prenez garde dans vos discours de n'user ni de louange, ni de blâme, & de ne faire comparaison de personne. Sect. 42.

Quand vous serez avec vos amis, s'ils s'entretiennent de quelque chose qui ne soit pas honnête, faites tout ce que Sect. 43.

vous pourrez pour leur faire changer de diſcours, & ſi vous êtes avec des perſonnes étrangeres ne dites mot.

Sect. 44. Ne riez ni trop long-temps, ni trop ſouvent, ni trop haut. Ne jurez jamais, s'il ſe peut, & ſi l'on vous y contraint, faites auparavant tout ce que vous pourrez pour vous en diſpenſer.

Sect. 45. Evitez les feſtins du peuple. Si par hazard vous vous y trouvez engagé, faites auſſitôt réflexion ſur vous-même, & prenez garde à vos actions, de peur qu'inſenſiblement vous ne tombiez dans la maniere d'agir du peuple : car il faut que vous ſachiez qu'il eſt impoſſible, quand votre compagnon eſt ſouillé, que vous ne le ſoyez auſſi, ſi vous vous

frottez

frottez contre lui, quoique vous fussiez pur & net auparavant.

De tout ce qui sert au corps, comme le boire, le manger, les habits, les maisons & les valets, n'en prenez que pour la nécessité, & autant que l'esprit en a besoin pour être sain, & rejettez tout ce qui contribue au luxe & aux délices. Sect. 46.

Abstenez-vous, autant que vous pourrez, du plaisir des femmes, jusqu'à ce que vous soyez marié; & quand vous en aurez quelqu'une, usez-en légitimement, & comme la loi l'ordonne. Mais quand vous vivrez ainsi, ne pensez pas vous en glorifier, & reprendre ceux qui vivent autrement. Sect. 47.

Sect. 48. Si l'on vient vous rapporter que quelqu'un à mal parlé de vous, ne vous amusez pas à réfuter ce qu'il a dit ; répondez seulement qu'il ne sait pas tous vos autres vices, & qu'il en auroit dit bien davantage, s'il les eût connus.

Sect. 49. Il n'est pas nécéssaire de fréquenter les Théatres : mais quand l'occasion se présente d'y aller, comportez-vous-y de telle sorte, qu'il paroisse que vous n'avez dessein que de vous plaire à vous seul ; c'est-à-dire, que vous souhaitez que les choses se fassent de la maniere qu'elles se font, & que celui-là demeure vainqueur qui l'est en effet : car par ce moyen, tout vous réussira, & vous ne serez émû d'aucun succès. Abstenez-vous

ſur-tout des clameurs, des joies & des émotions du peuple. Quand vous ſerez retiré, ne vous amuſez point à diſcourir de ce qui s'eſt paſſé : cela ne ſert de rien, & ne contribue en aucune façon à votre amendement. Si vous en uſez autrement, vous ferez connoître que vous avez admiré le ſpectacle, & que vous êtes tombé dans les mêmes paſſions que le peuple.

N'allez point aux lectures des Poëtes & des Orateurs. Quand vous ſerez prié d'y aſſiſter, faites tout votre poſſible pour vous en exempter : mais quand vous y ſerez, conſervez toujours une honnête gravité. Qu'il y ait de la fermeté & de la conſtance en vos actions, & ſur-tout Sect. 50.

prenez garde de ne vous pas rendre importun, & de ne fâcher perſonne.

Sect. 51. Quand vous aurez affaire avec quelque perſonne de qualité, ſongez, avant que de rien entreprendre, à ce qu'eût fait Socrate ou Zénon, en une pareille occaſion. Si vous agiſſez ainſi, ne doutez pas que ce que vous ferez ne ſoit raiſonnable.

Sect. 52. Lorſque vous irez parler à quelque grand Seigneur, imaginez-vous que vous ne le trouverez pas chez lui, ou qu'il ſera enfermé, ou que les portes ne ſeront pas ouvertes pour vous, ou qu'il vous mépriſera. Que ſi, nonobſtant tout cela, il faut que vous y alliez, il faut auſſi que vous ſouffriez patiemment tout ce

qui pourra arriver, que vous n'en murmuriez point en vous-même, & qu'enfin vous ne disiez pas : *Cet homme-là fait bien le grand Seigneur.* Ce discours n'appartient qu'au peuple, & aux personnes qui s'en prennent aux choses particulieres.

Quand vous serez en compagnie, ne vous étendez jamais sur vos belles actions, ni sur les dangers que vous avez courus. Il ne faut pas que vous croyiez que les autres aient autant de plaisir à vous en entendre parler, comme vous avez de joie à les en entretenir. Sect. 53.

N'affectez jamais de faire rire : car outre que c'est le vrai moyen de tomber dans la façon d'agir du peuple, cela Sect. 54.

diminue le reſpect & l'eſtime que l'on a pour vous.

Sect. 55 Il eſt très-dangereux de s'entretenir de choſes deshonnêtes : c'eſt pourquoi quand on en parle en votre préſence, vous devez, ſi vous en trouvez l'occaſion, & ſi vous le jugez à propos, reprendre celui qui a entamé le diſcours, ou au moins témoigner par votre ſilence, ou par la rougeur qui vous montera au viſage, que vous ne prenez pas plaiſir à un tel entretien.

Sect. 56. Si vous concevez l'idée de quelque plaiſir, il faut que vous conſerviez, en cette rencontre, la même modération que vous avez dans les autres choſes. Prenez garde d'abord que cette idée ne vous emporte. Examinez-la en vous

même, & donnez-vous le temps d'y faire réflexion. Confidérez enfuite la différence qu'il y a du temps où vous jouirez de ce plaifir, & de celui où après en avoir joui, vous vous en repentirez, & vous voudrez du mal à vous-même. Oppofez encore à cela la fatisfaction que vous aurez, fi vous vous en abftenez. Mais lorfque vous pourrez jouir de ces fortes de plaifirs légitimement, ne vous y abandonnez pas entiérement, & ne vous laiffez pas vaincre par les careffes, par les douceurs, & par les charmes qui accompagnent d'ordinaire la volupté. Songez que la joie intérieure que vous recevrez d'avoir remporté une telle victoire, eft quelque chofe

de bien plus excellent que tout cela.

Sect. 57. Lorsque vous avez résolu de faire quelque chose, ne craignez pas que l'on vous regarde, quand même le peuple la devroit interpréter en mauvaise part. Car si ce que vous faites est un bien, vous ne devez rien appréhender, puisque c'est à tort qu'on vous reprend. Si, au contraire, c'est un mal, non-seulement vous devez éviter d'être vu, mais vous êtes encore obligé de vous désister de votre entreprise.

Sect. 58. Comme ces mots, *Il est jour, il est nuit*, sont très-véritables, si vous les séparez par la particule disjonctive, *ou*; & sont absolument faux, si vous les liez avec la particule

Exemple, *il est jour*, ou *il est nuit.*

cule

cule conjonctive, & : ainsi quand vous êtes à un festin, & que vous prenez ce qu'on sert de meilleur sur la table, si vous regardez votre corps en particulier, vous faites quelque chose de très-excellent pour votre corps. Si vous considérez aussi la communauté, & l'égalité qui doit être gardée entre des conviés, vous faites une action très-deshonnête. C'est pourquoi quand quelqu'un vous prie de dîner, non-seulement vous devez regarder votre appétit, & ce que vous aimez le mieux; mais vous êtes encore obligé de conserver l'honneur & le respect à celui qui vous traite.

Exemple, *il est jour, & il est nuit.*

Ce lieu est un écueil dont je me suis tiré du mieux que j'ai pu. J'avoue que cette comparaison est un peu étrange; mais il faut l'imputer à Epictete.

Si vous prenez une charge qui soit au-dessus de vos forces, outre que vous y Sect. 59.

réussirez mal, elle vous fera négliger celle dont vous vous acquitteriez parfaitement bien.

Sect. 60. Lorsque vous vous promenez, vous prenez garde de ne pas marcher sur les clous qui se rencontrent en votre chemin : ainsi dans la vie vous devez avoir soin, que la partie supérieure de votre ame ne soit pas offensée par quelques passions brutales, ou par quelques fausses opinions ; car vous viendrez bien plus facilement à bout de vos desseins, si vous observez cette maxime dans tout ce que vous entreprendrez.

Sect. 61. Le corps doit être la mesure des richesses, comme le pied est la mesure du soulier. Gardez bien cette regle : vous ne vous éloignerez jamais de

la médiocrité, ni des bornes qu'elle prescrit. Si vous la négligez, vous tomberez infailliblement dans le précipice. Car, comme lorsqu'une fois la curiosité vous a fait avoir des souliers à la mode, & qui outrepassent la mesure de vos pieds, vous en voulez avoir de dorés, vous en voulez de brodés d'un ouvrage précieux & magnifique : ainsi dans les richesses ; d'abord que vous avez passé la médiocrité, il n'y a plus de bornes pour vous, & vous vous portez insensiblement à toute sorte de luxe & d'excès.

Aussi-tôt que les filles ont atteint l'âge de quatorze ans, les hommes commencent à les appeller leurs Maîtresses. Cela leur faisant connoître que la Sect. 62.

Nature les a miſes au monde pour eux, & qu'elles doivent tâcher de leur plaire ; elles ſe coëffent & s'ajuſtent le mieux qu'il leur eſt poſſible, & mettent toute leur eſpérance dans leurs ornemens. C'eſt pourquoi il faut leur faire comprendre qu'on ne leur rend des honneurs & des civilités, qu'à cauſe qu'elles ſont modeſtes, ſages & reſpectueuſes.

Sect. 63. C'eſt la marque d'une ame baſſe de s'arrêter trop aux choſes corporelles : comme d'être aſſidu aux exercices, de boire & de manger beaucoup, de s'adonner trop aux femmes, & d'employer trop de temps aux autres fonctions du corps. Tout cela ſe doit faire à la hâte, & comme en

paſſant. C'eſt à l'eſprit que nous devons donner tous nos ſoins.

Quand quelqu'un vous fait Sect. 64.
du mal, ou qu'il parle mal de vous, ſouvenez-vous qu'il croit en devoir uſer de cette ſorte. Penſez-vous qu'il puiſſe abandonner ſon ſentiment pour ſuivre le vôtre? Que s'il ne juge pas ſainement des choſes, & s'il s'eſt trompé, il en porte la peine, & en ſouffre tout le dommage. Quand on juge qu'une choſe véritable eſt fauſſe, parce qu'elle eſt obſcure & enveloppée de ténebres, ce jugement ne bleſſe point la vérité. Celui qui juge ainſi, ne fait tort qu'à lui-même. Si vous ſuivez cette maxime, quand quelqu'un vous dira des injures,

vous les ſouffrirez patiemment; car vous direz toujours en vous-même, cet homme penſe que ce qu'il fait eſt bien fait.

Sect. 65. Chaque choſe a deux faces, dont l'une eſt ſupportable, & l'autre eſt inſupportable. Par exemple, quand votre frere vous fait injure, ne le regardez pas en tant qu'il vous fait injure; car ce qu'il fait, à le prendre ainſi, ne ſe peut ſouffrir. Conſidérez-le plutôt en tant que c'eſt votre frere, avec qui vous avez été élevé : ainſi vous le prendrez d'une façon qui peut rendre ſon action ſupportable.

Sect. 66. Ces ſortes de propoſitions ne s'accordent pas enſemble: *Je ſuis plus riche que vous, donc je ſuis meilleur. Je ſuis plus éloquent que vous, donc*

je ſuis plus honnête homme. Mais voici de bons argumens: *Je ſuis plus riche que vous, donc mes richeſſes valent mieux que les vôtres. Je ſuis plus éloquent que vous, donc ma façon de parler eſt plus excellente que la vôtre.* Tellement que comme vous ne devez vous ſoucier ni d'éloquence, ni de richeſſes, cela vous doit fort peu mettre en peine.

Quand quelqu'un eſt au bain, s'il ſe lave vîte, ne dites pas qu'il ſe lave mal, mais dites qu'il ſe lave bien vîte. De même, ſi quelqu'un boit beaucoup, ne dites pas qu'il faſſe mal de boire ainſi, dites ſimplement qu'il boit beaucoup. En effet, d'où avez-vous appris qu'il fît mal, pour en porter un tel juge- Sect. 67.

ment ? Si vous êtes ainsi retenu dans vos sentimens, vous pénétrerez dans les pensées d'autrui, & vos pensées seront conformes à celles des autres.

Sect. 68. En quelqu'endroit que vous soyez, ne dites jamais que vous êtes Philosophe, & ne vous amusez point à parler devant des ignorans des maximes que vous suivez ; faites seulement ce qu'elles vous ordonnent. Quand on est à un festin, il n'est pas temps de parler de la maniere de manger proprement ; il faut manger proprement sans le dire. Socrate ne se soucioit point du faste : il n'y a jamais eu personne qui l'ait supporté des autres avec tant de constance. Quand quelques-uns, par un mépris qu'ils faisoient de lui & de sa doctrine,

le venoient prier de les conduire chez les autres Philosophes, & de leur accorder sa recommandation auprès d'eux, bien loin de les rebuter, il les y menoit avec beaucoup de civilité : tant il se mettoit peu en peine qu'on préférât la doctrine des autres à la sienne. S'il arrive donc qu'on parle de quelqu'axiome de philosophie devant des ignorans, gardez le silence le plus que vous pourrez, parce qu'il y a grand danger que vous ne vomissiez ce que vous n'avez pas encore digéré. Si quelqu'un vous reproche que vous êtes ignorant, & que vous n'en soyez pas plus ému, sachez que vous avez déjà fait une partie de ce que vos préceptes vous ordonnent. Les brebis ne rejettent pas le

foin, ni l'herbe qu'elles ont mangé; mais en récompense elles deviennent grasses, & rendent du lait & de la laine à leurs maîtres. Ainsi il ne faut pas vous amuser à entretenir des ignorans de vos préceptes, parce que c'est un signe que vous ne les avez pas digérés. Vous devez les en instruire par vos actions.

Sect. 69. Si vous avez appris à satisfaire votre corps de peu, ne vous en glorifiez pas en vous-même. Si vous vous êtes accoutumé à ne boire que de l'eau, ne pensez pas vous en aller vanter; & si quelquefois vous voulez vous exercer au travail, prenez cet exercice en votre particulier, & ne desirez pas d'être vu des autres, à l'exemple de ceux qui

étant persécutés par des personnes d'autorité, courent embrasser des statues, pour assembler le peuple, & en cet état s'écrient qu'on leur fait violence. Quiconque cherche ainsi la gloire, la cherche toute au dehors, & perd le fruit, & de la patience, & de la frugalité, parce qu'il établit la fin de ces excellentes vertus dans l'opinion de la multitude. Certes toute affectation en cela est vaine & inutile. Si vous voulez vous accoutumer à la patience, mettez de l'eau fraîche dans votre bouche, quand vous aurez extrêmement soif, rejettez-la aussi-tôt sans en avaler une seule goutte, & n'en dites mot à personne.

J'ai ici suivi le sens de Simplicius; je doute fort néanmoins que ce soit celui d'Epictete. Je crois qu'Epictete ne veut dire autre chose sinon, *qu'il ne faut point s'amuser à embrasser des statues au milieu de l'hiver, pour se faire admirer du peuple;* comme faisoit Diogene le Cinique, au rapport de Diogene Laërce.

Sect. 70.

C'est la marque d'un homme

vulgaire & d'un ignorant, de n'attendre jamais de mal, ni de bien de soi-même, mais d'en attendre toujours de quelque chose étrangere : comme, au contraire, c'est la marque d'un Philosophe de n'attendre que de soi tout son mal & tout son bien.

Sect. 71. Les signes par où l'on connoît qu'un homme fait des progrès dans l'étude de la vertu, sont de ne reprendre, de ne louer, de ne blâmer & de n'accuser personne; de ne se vanter jamais de ce qu'il est, & de ce qu'il fait; de s'accuser soi-même lorsqu'il est empêché ou qu'il lui est défendu de faire quelque chose; de se moquer en particulier des personnes qui le louent; de ne point se fâcher quand on le reprend, mais de

faire comme ceux dont la ſanté n'eſt pas encore bien confirmée, qui vont tout doucement, de peur d'émouvoir les humeurs; d'avoir une puiſſance abſolue ſur ſes deſirs; de n'avoir averſion que pour ce qui répugne à la nature des choſes qui dépendent de lui; de ne rien ſouhaiter avec paſſion; de ne ſe ſoucier de paſſer ni pour ignorant, ni pour ſavant; enfin, de ſe défier de ſoi-même comme d'un ennemi domeſtique, dont on doit craindre les embûches.

Quand quelqu'un ſe vante Sect. 72.
de pouvoir donner l'intelligence des Livres de Chryſippe, dites en vous-même : ſi Chryſippe n'avoit écrit obſcurément, celui-ci n'auroit rien de quoi ſe glorifier. Auſſi

n'eſt-ce pas ce que je cherche, mon deſſein eſt d'étudier la Nature, & de la ſuivre. Quand j'apprends donc que Chryſippe en eſt l'interprête, j'ai recours à lui, & ſi je ne l'entends pas, je cherche quelqu'un qui me le puiſſe expliquer. Juſqu'ici je n'ai rien fait encore d'excellent, ni de louable : car quand j'aurai trouvé une perſonne qui m'aura expliqué ce Philoſophe, il me reſte encore le principal, qui eſt de mettre en uſage ſes préceptes. Que ſi je m'arrête ſimplement à admirer l'explication de Chryſippe, je ne fais autre choſe, ſinon que de Philoſophe que j'étois, je deviens Grammairien : toute la différence qu'il y a, c'eſt qu'au lieu d'Homere, j'explique Chryſippe. C'eſt auſſi pour

cette raison, que j'ai bien plus de honte de ne pouvoir faire des actions conformes à ses préceptes, que de ne l'entendre pas.

Observez ce que nous vous avons dit, comme des loix inviolables, que vous ne sauriez outrepasser sans impiété ; & ne vous mettez point en peine de tout ce qu'on peut dire, puisque cela ne dépend pas de vous. Sect. 73.

Jusqu'à quand différerez-vous de vous appliquer à de si belles choses, & de mettre en pratique de si excellentes instructions ? Quand cesserez-vous de violer les loix de la droite raison ? Vous avez entendu les préceptes que vous devez embrasser, & je veux croire que vous les avez déjà Sect. 74.

embrassés ; mais donnez-en quelque marque. Quel maître attendez-vous encore, à l'avénement duquel vous différiez votre amendement ? Songez que vous n'êtes plus jeune, & que vous avez l'âge d'un homme fait. Si vous négligez ces préceptes, & si vous n'en faites pas les regles de vos mœurs, vous remettrez de jour en jour, vous ajouterez terme sur terme, résolutions sur résolutions ; & ainsi votre vie s'écoulera, sans que vous ayez apperçu que vous n'avez fait aucun progrès dans l'étude de la vertu. Enfin vous vivrez & vous mourrez comme le moindre homme de la populace. Maintenant donc, sans attendre davantage, embrassez la vie d'un homme qui se

perfectionne

perfectionne & qui profite. Regardez comme une loi inviolable, tout ce qui vous ſemble le meilleur. S'il ſe préſente quelque choſe de pénible, d'agréable, de glorieux, ou d'infame, ſouvenez-vous qu'il eſt temps de combattre, qu'il faut entrer dans la lice, que les Jeux Olympiques ſont venus, & qu'il n'eſt plus temps de reculer. Songez qu'il y va de votre établiſſement en perdant ou en gagnant la victoire. Ce fut par ce moyen que Socrate parvint à ce point de ſageſſe où on l'a vu, en ſe préſentant à toutes les occaſions, & en n'écoutant point d'autre conſeil que celui de la raiſon. Pour vous qui n'êtes pas encore un Socrate, vous devez vivre comme un homme

qui veut devenir aussi sage que Socrate.

Sect. 75. La premiere & la plus nécessaire partie de la philosophie, est celle qui traite de l'usage des préceptes, par exemple, *de ne point mentir.* La seconde est celle qui traite des démonstrations, par exemple, *de la raison pourquoi il ne faut point mentir.* Et la troisieme est celle qui confirme & qui examine les parties, en disant, par exemple : *pourquoi telle chose est démonstration.* Elle montre aussi ce que c'est que démonstration, conséquence, dispute, vérité, fausseté & tout le reste. La troisieme partie est nécessaire pour la seconde, & la seconde l'est pour la premiere. Mais la premiere, comme j'ai déjà dit,

eſt la plus néceſſaire de toutes, & c'eſt celle à quoi on doit particuliérement s'appliquer. Néanmoins nous agiſſons tout autrement : nous nous arrêtons ſeulement à la troiſieme partie ; nous y employons toute notre étude & tout notre temps, & nous négligeons entiérement la premiere. Ainſi nous ne manquons pas de ſavoir prouver par de bonnes démonſtrations, qu'il ne faut point mentir, & cependant nous ne laiſſons pas de mentir tous les jours & à toute heure.

Au commencement de toutes vos entrepriſes, ayez toujours ces paroles dans la bouche : Sect. 76.

Grand Dieu, conduis mes pas où le
deſtin m'invite.
Je n'imiterai point cette race maudite,
Qui porte inſolemment ſa haute vanité
Juſqu'à braver tes loix & ton autorité.
Rien ne peut réſiſter à ton pouvoir
ſuprême.
L'impie en vain ſe flatte en ſon audace
extrême,
Il voit tous ſes projets tomber dans un
matin,
Et ſuccombe avec eux ſous le joug du
deſtin.

Sect. 77. Vous direz encore quelquefois ces mots :

Celui qui ſait céder à la néceſſité,
Sait déjà les ſecrets de la Divinité.

Sect. 78. Mais ſouvenez-vous ſurtout de ces belles paroles que Socrate dit à ſon ami Criton, pendant qu'il étoit en priſon :

Cher Ami, si les Dieux ont menacé
ma tête,
Des funestes éclats d'une horrible tempête,
Et s'ils ont résolu l'arrêt de mon trépas,
Mon esprit s'y soumet & n'y résiste pas.
Non, je ne prétends point, malgré les
destinées,
Par de lâches efforts, prolonger mes
années.
Mes deux fiers ennemis * sont maîtres de
mes jours :
Il est en leur pouvoir d'en arrêter le cours;
Mon corps foible & mortel leur rend obéissance.
Mais, Criton, mon esprit est hors de leur
puissance :
Que leur vaine fureur éclate contre moi,
Elle ne peut blesser ma vertu ni ma foi.

---

* *Anytus & Melitus.*

LE TABLEAU
DE
CÉBÉS,
OU
L'IMAGE
DE LA VIE HUMAINE.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

J'AI *fait ajouter au petit Abrégé de la Philosophie d'Epictete*, le Tableau de Cébés, *parce que ce sont deux Chef-d'œuvres de l'Antiquité, que l'usage a rendus presqu'inséparables. Ce dernier est une belle peinture de la Vie humaine, faite par un des plus excellens Maîtres qui furent jamais. Ce Philosophe vivoit quatre cents soixante ans, ou environ, avant la Naissance du Fils de Dieu. Il étoit natif de Thebes en Béotie, & fut disciple de Socrate. Diogene Laërce dit qu'il composa trois Dialogues,*

dont deux ont été perdus ; de sorte qu'il ne nous reste plus que celui-ci, qu'il intitula, le Tableau de la Vie humaine. *Encore quelques Critiques, comme Wolfius,* * *soutiennent qu'il n'est pas de lui, à cause qu'il y est fait mention de Platon, qui vivoit du même temps. Mais cette conjecture est sans fondement, parce qu'il s'ensuivroit, par la même raison, que Platon n'auroit pas fait le Dialogue de l'Immortalité de l'Ame, puisqu'il y est parlé de Cébés. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette Piece est très-belle & très-ancienne. Car Tertullien remarque que Ter-*

* C'étoit aussi le sentiment de l'Abbé *Sevin.* Voyez dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions,* tome I, sa Dissertation, *si le Tableau attribué à Cébés est véritablement de cet Auteur.*

tullien le Jurisconsulte, son parent, en donna une explication au Public. La réputation universelle qu'elle a eue, depuis plus de vingt siécles qu'elle est dans le monde, a été si extraordinaire, qu'elle a été traduite presqu'en toutes les Langues. J'en ai compté même jusqu'à près de quinze différentes Versions latines. Velsius, Odaxius, Wolsius & Caselius *ont le plus travaillé sur cet Ouvrage, mais particuliérement* Versius. *Car il a fait sur ce Tableau un ample Commentaire, qui contient presque toute la morale des Platoniciens.* Mascardi *l'a traduit aussi en Italien, & M.* de Saumaise, *depuis quelque temps, nous en a donné une ancienne Paraphrase Arabique, & une Version Latine*

de Jean Elichman, qui a été un des plus savans de son siécle dans les Langues Orientales. Mais l'Auteur de cette Paraphrase a fait une faute étrange, & qui me semble assez considérable pour n'être pas oubliée ici. Il s'est imaginé que le Vieillard qui explique ce Tableau s'appelloit Hercule, parce que Cébés s'écrie en quelques endroits, ô Hercule! *ce qui n'est qu'une exclamation, que les anciens Grecs & Latins avoient accoutumé de faire quand quelque chose les surprenoit. Il n'y a rien de si commun dans nos Livres.*





LE TABLEAU DE CÉBÉS, OU *L'IMAGE* DE LA VIE HUMAINE.

Quidquid agunt homines votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, Discursus, nostri est farrago Libelli.
JUVENAL, Sat. I.

COMME nous nous promenions dans le Temple de Saturne, où nous considérions divers présens qu'on y avoit offerts, entr'autres,

nous apperçûmes à l'entrée un Tableau dont la manière étoit étrangere, & le sujet tout particulier. Nous ne pûmes jamais nous imaginer ce que ce pouvoit être, ni de quel temps il étoit. * Car bien que ce qui y étoit représenté, ressemblât en quelque sorte à une ville & à un camp, ce n'étoit pourtant ni l'un, ni l'autre. C'étoit une grande enceinte, dans laquelle deux autres enceintes étoient renfermées, dont l'une étoit plus grande & l'autre plus petite. Vers la porte de la premiere, il y avoit plusieurs personnes, & au dedans l'on appercevoit une assemblée de femmes. Mais à l'entrée on voyoit un vieil-

* C'est ainsi que Velsius explique πόθεν.

lard debout qui avoit la façon d'un homme qui sembloit avoir quelque chose à commander à ceux qui entroient. Après avoir été fort long-temps à rêver sur cet énigme, comme nous ne savions plus enfin que penser, il se trouva là, par bonheur, un homme fort âgé, qui s'étoit arrêté aussi-bien que nous à considérer cette peinture. Ce bon homme, après avoir bien observé toutes nos actions, nous tint ce discours: « Ce n'est pas merveille, mes amis, si vous êtes empêchés à deviner l'explication de ce Tableau : peu de personnes, même de ce pays, en ont la connoissance. Ce présent n'a pas été fait par ceux de cette ville. Un étranger vint autrefois dans ce pays, qui n'étoit

pas moins recommandable pour la beauté de ſon eſprit que pour ſa profonde ſageſſe. Cet homme imitoit en toutes ſes paroles & en toutes ſes actions, la façon de vivre de Pythagore & de Parmenide. Ce fut lui qui dédia ce Temple & cette peinture à Saturne ». Je lui demandai s'il avoit connu ce perſonnage : « Oui, dit-il, je l'ai même admiré fort long-temps : car, quoiqu'il ne fût qu'un jeune homme, il ne laiſſoit pas de parler de toutes choſes fort pertinemment. Je l'ai entendu pluſieurs fois, ajouta-t-il, « diſcourir ſur le ſujet de ce Tableau ». Je vous conjure par les Dieux immortels, m'écriai-je, de nous l'expliquer, ſi votre commo-

dité vous le permet, vous nous obligerez infiniment : car nous avons grande passion d'apprendre ce qu'il signifie. « Très-volontiers, dit-il, mais il est nécessaire auparavant, que je vous avertisse du danger où vous vous mettez : car si, lorsque je vous aurai raconté ces choses, vous les comprenez parfaitement, vous deviendrez sages & heureux ; sinon, vous serez ignorans & stupides, vous menerez une vie méchante & misérable. Cet énigme a du rapport avec celui que proposa la sphinx * : quiconque ne le pouvoit expliquer étoit par elle mis à mort.

* C'étoit une Devineresse qui avoit le visage d'une fille & le reste du corps d'un lion.

Au contraire, elle ſauvoit la vie à celui qui en trouvoit l'explication. Il en eſt de même de cette peinture : car la folie eſt comme une ſphinx parmi les hommes, qui propoſe obſcurément ce qui eſt bon, mauvais, & indifférent. Si quelqu'un ne les peut diſcerner, elle ne le tue pas tout d'un coup, comme la ſphinx; elle le traite avec bien plus de rigueur. Car elle le fait mourir peu à peu, comme ceux à qui l'on donne la queſtion. Si quelqu'un auſſi vient à avoir connoiſſance de ces choſes, outre qu'il ſe garantit de cette infortune, la folie diſparoît, & il eſt parfaitement heureux tout le reſte de ſes jours. Je vous conjure donc pour l'amour de vous-

mêmes, nous dit-il, d'apporter toute votre attention à ce que je vais vous raconter ». Juſtes Dieux, m'écriai-je, dans quelle impatience vous nous mettez d'apprendre ces choſes, ſi elles ſont comme vous dites! N'en doutez point, repartit-il. Je vous prie donc, lui dis-je, de nous tirer d'impatience, & de croire que nous craignons trop le danger dont vous nous menacez, & que nous eſtimons trop auſſi une ſi belle récompenſe pour laiſſer échapper la moindre de vos paroles.

Ayant donc pris auſſi-tôt une petite baguette, & la portant ſur le Tableau, « Voyez-vous, dit-il, cette grande enceinte » ?

Oui, nous la voyons.

« Il est nécessaire que vous sachiez premierement, que ce lieu est appellé *la Vie*, & que les personnes qui sont debout auprès de la porte, sont celles qui y doivent entrer. Pour ce Vieillard, que vous voyez élevé au-dessus de tous les autres, qui tient un papier d'une main, & qui fait un signe de l'autre, il est appellé *Génie*. Il ordonne à ceux qui entrent ce qu'ils doivent faire, quand ils seront dans *la Vie*, & leur montre le chemin qu'ils doivent tenir pour y vivre heureux » ?

Dites-moi de grace, où est ce chemin, & ce qu'il faut faire pour y parvenir ?

« Ne voyez-vous pas vers la porte, par où passent toutes ces personnes, qu'il y a

un trône, ſur lequel eſt aſſiſe une femme, qui eſt fardée, & qui ſemble avoir beaucoup de charmes, pour perſuader » ?

Ce que vous dites eſt vrai. C'eſt celle qui a une couronne dans la main. Comment s'appelle-t-elle ?

« On la nomme *l'Impoſture*, parce qu'elle trompe généralement tous les hommes ».

Quel eſt ſon office ?

« C'eſt, repliqua-t-il, de faire prendre un breuvage à ceux qui entrent en *la Vie*, par lequel elle leur communique *l'Erreur* & *l'Ignorance* ».

Qu'arrive-t-il après cela ?

« Auſſi-tôt qu'ils ont pris ce breuvage ils entrent en *la Vie* »,

Perſonne ne ſe peut-il diſpenſer de le prendre ?

« Perſonne. Quelques-uns ſeulement en boivent plus, les autres moins. Ne voyez-vous pas encore au-dedans de la porte, ajouta ce Vieillard, des femmes qui ont la mine d'être furieuſement engagées dans la débauche ? Si vous y prenez garde, elles ſont toutes différentes les unes des autres. Ce ſont *les Opinions*, *les Convoitiſes* & *les Voluptés*. Or, quand ces perſonnes dont je vous ai parlé, viennent à entrer dans *la Vie*, elles treſſaillent de joie, elles les embraſſent étroitement, & font tant, qu'enfin elles les attirent ».

Où les conduiſent-elles ?

« Elles en conduiſent quelques-uns au port du Salut, & les autres au précipice : ce qui leur arrive à cauſe qu'ils ont été empoiſonné par l'*Impoſture* ».

Vous nous parlez là d'un étrange breuvage, repris-je.

« Ce n'eſt pas tout, ajouta-t-il ; car encore qu'elles promettent à tous de conduire à la vie heureuſe, & de donner les moyens d'y parvenir, pluſieurs ne laiſſent pas de s'égarer du bon chemin, & de courir témérairement de tous côtés, à cauſe de l'*Erreur* & de l'*Ignorance*, qu'ils ont pris en entrant dans la *Vie* ».

Dites-moi, je vous prie, qui eſt cette femme qui eſt élevée ſur une boule ? Il ſemble qu'elle ſoit aveugle & furieuſe.

« Vous ne vous trompez pas, repartit-il : on la nomme *la Fortune*. Elle n'eſt pas ſeulement aveugle, mais elle eſt ſourde & enragée. Elle court de tous côtés, ôte à l'un, donne à l'autre ; & à peine a-t-elle donné quelque choſe à celui-ci, qu'elle la fait paſſer auſſitôt en d'autres mains. Tout ce qu'elle fait eſt accompagné de témérité & d'inconſtance. Auſſi ſon humeur nous eſt parfaitement bien dépeinte par le geſte qu'elle tient : car ſi elle eſt ſur une boule, c'eſt pour montrer qu'il n'y a aucune aſſurance dans les préſens qu'elle nous fait, & qu'il faut très-peu de choſe pour perdre celui qui ſe fie en elle. Ceux que vous voyez à ſes côtés, qui tâchent d'attraper ce qu'elle jette, ſont

ſont appellés *les Inconſidé-rés* ».

Pourquoi, lui dis-je, ſont-ils ſi différens les uns des autres ? Ceux-ci paroiſſent tout tranſportés de joie, & ceux-là ſont dans un déſeſ-poir horrible.

« Ceux, me dit-il, que vous voyez ſi joyeux, ſont les perſonnes qui ont reçu quelque faveur de la *Fortune*; auſſi l'ho-norent-ils du nom de *Bonne-Fortune*. Ceux, au contraire, qui ſont ſi triſtes, & qui éten-dent les bras, ſont les perſonnes à qui elle a ôté ce qu'elle leur avoit donné : auſſi l'appellent-ils *Mauvaiſe Fortune* ».

Quels préſens, lui repar-tis-je, peut-elle leur faire pour les mettre dans une ſi grande joie; & que peut-elle

leur ôter pour les jetter dans une si grande consternation?

« C'est ce que d'ordinaire nous nous imaginons être les véritables biens, comme *les Richesses*, *la Gloire*, *la Noblesse*, *les Enfans*, *les Empires*, *les Royaumes*, & toutes les autres choses de cette sorte. Mais nous en parlerons en un autre endroit. Poursuivons maintenant l'explication de notre Tableau.

Remarquez-vous bien que lorsqu'on a passé cette porte, on découvre au dessus une autre enceinte, hors de laquelle il y a des femmes qui sont coëffées comme des débauchées? »

Je les remarque fort bien, répondis-je.

» On les nomme, reprit-

il, *l'Incontinence*, *le Luxe*, *l'Avidité* & *la Flatterie.* Elles sont là pour épier ceux qui reçoivent quelque faveur de *la Fortune*, & quand elles en peuvent rencontrer quelqu'un, elles sont ravies. Elles l'embrassent & le caressent ; elles lui promettent une vie douce, & exempte de toute sorte de trouble & de traverse. Enfin, si elles le peuvent persuader, & s'il s'abandonne une fois aux plaisirs, cette vie, à la vérité, le charme pour un temps ; mais à peine en a-t-il goûté les douceurs, qu'il n'y trouve plus que de l'amertume, & quand il commence à revenir à soi, il reconnoît trop tard qu'il n'a joui d'aucun plaisir véritable, qu'il s'est perdu, & qu'on s'est moqué de

lui. Car lorsqu'il a dépensé tout ce que *la Fortune* lui avoit donné, il devient esclave de ces courtisanes, & est contraint d'entreprendre toutes sortes de méchancetés, même celles qui lui sont les plus dommageables, & qui le conduisent dans le précipice; comme de dérober, de piller les temples, de se parjurer, de trahir ses meilleurs amis, en un mot, de commettre toutes sortes de crimes & d'injustices. Enfin, quand il est au bout de ses méchancetés, on le livre à *la Peine* ».

Qui est cette femme-là dont vous parlez?

« Appercevez-vous bien là derriere une petite porte & un cachot étroit & fort obscur, où l'on entrevoit des femmes

sâles & crasseuses, & qui ne sont couvertes que de pieces & de haillons » ?

Oui, répondis-je, je les vois très-bien.

« Celle qui tient un fouet à la main, ajouta ce vieillard, est appellée *la Peine*. Celle qui a la tête appuyée sur ses genoux, c'est *la Tristesse*; & l'autre qui s'arrache les cheveux, se nomme *la Misere*. Pour cet homme si laid & si épouventable, qui est auprès de ces femmes, & qui est maigre & tout nu, il s'appelle *le Deuil*. Cette autre femme qui est derriere lui, est sa sœur, nommée *la Rage*. C'est à ces monstres horribles, *à qui* premiérement ce misérable est livré, pour mener avec eux une vie dans les supplices &

les tourmens. Un peu après il eſt traîné dans une autre maiſon, qui n'eſt pas moins terrible que la premiere. C'eſt celle de *l'Infortune*. C'eſt là qu'il paſſe le reſte de ſes jours dans de perpétuelles calamités ».

Que devient-il enfin, lui dis-je?

« S'il arrive par hazard qu'il ait recours à *la Pénitence*, elle le retire de tous ces malheurs; elle lui fait changer d'opinion & de volonté, & lui donne le deſir d'aller à *la Véritable Doctrine*, quoique *l'Opinion* le conduiſe encore quelquefois à *la Fauſſe Doctrine*; de ſorte que, s'il ſuit *l'Opinion* qui conduit à *la Véritable Doctrine*, elle le purge de ſes premieres erreurs, & il devient heureux

tout le reſte de ſes jours. Mais ſi, au contraire, il eſt encore trompé par *la Fauſſe Doctrine*, il retombe dans ſes premiers ſentimens, & retourne dans le même état qu'il étoit auparavant. ».

O Dieux! m'écriai-je, quel fâcheux retour! Mais quelle eſt cette *Fauſſe Doctrine* dont vous me parlez?

« Appercevez-vous cette autre enceinte? »

Oui, lui dis-je.

» Au dehors il y a vers la porte une femme debout bien parée, qui a néanmoins la façon aſſez modeſte. C'eſt elle que la plûpart des hommes, & particuliérement ceux qui font les eſprits forts, appellent *Doctrine*, quoiqu'elle ne le fût jamais, & que ce nom lui ſoit

faussement attribué. Ceux pourtant qui desirent être heureux, & parvenir à *la Véritable Doctrine*, tournent premiérement leurs pas vers elle. Ce n'est pas qu'il n'y ait un autre chemin; mais celui-ci est le plus ordinaire. Pour les hommes que vous voyez, qui se promenent dans cette enceinte, ce sont les sectateurs de cette *Fausse Doctrine*, qui sont trompés & abusés, & qui s'imaginent être avec *la Véritable Doctrine*. On les appelle *poëtes*, *Orateurs*, *Dialecticiens*, *Musiciens*, *Arithméticiens*, *Géometres*, *Astrologues*, *Voluptueux*, *Péripatéticiens*, *Critiques*, & tous les autres de cette sorte ».

Qui sont ces femmes qui courent

courent d'un côté & d'autre, avec qui vous disiez tantôt que *l'Incontinence* étoit ? Hé quoi ! elles viennent donc dans cette seconde enceinte ?

« Vous ne vous trompez pas, reprit-il, ce sont elles-mêmes. Elles viennent quelquefois jusqu'ici : mais elles n'y viennent pas si souvent que dans la premiere enceinte. *Les Opinions* même y arrivent. Car ceux que vous y voyez, ont encore en eux-mêmes des restes du breuvage que *l'Imposture* leur a fait prendre. *L'Ignorance* leur demeure avec *la Folie* ; & jamais ils ne quitteront ces sottes opinions, & ne se déferont de toutes les autres inclinations vicieuses, jusqu'à ce qu'ayant quitté cette *Fausse Doctrine*, ils entrent

dans le chemin de *la Véritable Science*, pour prendre un contre-poison qui leur fasse rejetter toutes leurs mauvaises opinions, & qui dissipe *l'Ignorance*, & les autres vices dont ils sont infectés. Car tant qu'ils seront dans la fausse opinion, ils ne pourront jamais se mettre en liberté, ni repousser le moindre mal par le moyen de ces sortes de Sciences ».

Dites-moi de grace, où est le chemin qui conduit à la *Véritable Doctrine* ?

Appercevez-vous, dit-il, sur le haut de cette colline un certain lieu qui est désert & inhabité ».

Fort bien, répondis-je.

« Vous voyez bien aussi, poursuivit-il, une petite porte, devant laquelle il y a un che-

min où l'on rencontre très-peu de personnes, à cause qu'il paroît inaccessible, tant il est pierreux & difficile à monter » ?

Je vois tout cela. Certes vous avez bien raison de dire que ce chemin est difficile.

« Si vous y prenez bien garde, il y a un peu au-delà une colline extrêmement haute, dont le chemin est fort étroit, & tout entouré de précipices ».

Cela est vrai.

« Sachez pourtant que c'est là le chemin qui conduit à *la Véritable Doctrine*, qui est, comme vous pouvez reconnoître, très-difficile à découvrir. Mais considérez-vous bien encore qu'il y a sur cette colline une grande & haute

roche qui eſt eſcarpée tout autour, ſur laquelle ſont montées deux femmes fortes & robuſtes, qui tendent les mains à tout le monde » ?

Je les vois bien. Comment les nomme-t-on ?

L'une s'appelle *la Continence*, & l'autre ſe nomme *la Patience*. Elles ſont ſœurs. La raiſon pourquoi elles tendent les mains ſi volontiers aux perſonnes qui ſe préſentent, c'eſt pour exhorter ceux qui ſont en chemin de prendre courage, & de ne point ſe rebuter de leur voyage par lâcheté; & c'eſt auſſi pour les avertir qu'ils n'ont plus guere de temps à ſouffrir, pour arriver au bon chemin ».

Dites-moi, je vous ſupplie, quand, avec bien de la peine,

ils seront parvenus jusqu'à cette roche, comment pourront-ils monter plus haut? car il n'y a point de sentier, ni de trace par où l'on puisse aller.

« Ces deux femmes, reprit-il, descendent du sommet du rocher vers eux, & les tirent en haut; où elles les font reposer & reprendre haleine. Après elles leur donnent du courage & de nouvelles forces, & leur promettent de les conduire à *la Véritable Doctrine.* Enfin, elles leur montrent combien le chemin en est agréable, facile & exempt de toute mauvaise rencontre. Mais, ajouta-t-il, appercevez-vous bien, devant ce petit bocage, un lieu qui n'est pas moins diver-

tissant, tant pour la grande clarté dont il est rempli, que pour ce qu'il ressemble à une belle prairie. Vous voyez bien aussi dans le milieu, comme une autre enceinte & une autre porte » ?

Cela est vrai, lui répondis-je.

» Ce lieu est appellé *le Siege* & *la Demeure* des *Bienheureux*. C'est là où *les Vertus* & *la Félicité* ont établi leur Trône ».

Que ce lieu-là est agréable, m'écriai-je ?

« Ne remarquez-vous pas bien aussi, dit-il, qu'il y a vers la porte, une femme vétue fort modestement, qui a la mine grave, & qui ne laisse pas d'être parfaitement belle, quoiqu'elle ait déjà de

l'âge ? Elle n'eſt pas ſur une boule comme *la Fortune* : elle eſt aſſiſe, au contraire, ſur une pierre quarrée qui eſt ferme & immobile. A ſes côtés ſont deux femmes, & il y a apparence que ce ſont ſes filles ».

Ce que vous dites eſt vrai. « Celle qui eſt au milieu, repartit-il, eſt *la Véritable Doctrine*, & les deux autres ſont nommées *la Vérité* & *la Perſuaſion*. Elle eſt ſur une pierre quarrée, pour montrer aux Voyageurs, que le chemin qui conduit vers elle, eſt ferme & aſſuré, & pour faire connoître à ceux qui reçoivent des préſens de ſes mains, que ſes dons ſont auſſi certains, que ceux de *la Fortune* ſont inconſtans, & qu'ils ne ſeront

jamais troublés dans la jouiſſance & dans la poſſeſſion de leurs biens ».

Que leur peut-elle donner ?

» L'aſſurance & le repos dans leurs poſſeſſions, repliqua-t-il ».

Mais quelle eſt l'excellence de ces préſens ?

« Ils ont la vertu d'apprendre certainement aux hommes, qu il ne leur arrivera jamais le moindre déplaiſir dans la vie ».

Juſtes Dieux ! Que ces dons ſont charmans !.. Mais pourquoi, lui dis-je, cette *Véritable Doctrine* eſt-elle hors de l'enceinte ?

« C'eſt pour guérir ceux qui arrivent, & pour leur faire prendre une médecine, afin qu'étant purgés elle puiſſe les

conduire chez *les Vertus* ».

Comment cela se peut-il faire, repris-je? Je ne conçois pas bien ce que vous dites.

« Vous le concevrez dans peu de temps, repartit-il. Il en est ici de même que d'un homme attaqué d'une grande maladie qu'on mene chez un Médecin. D'abord le Médecin se sert de purgatifs, pour lui faire jetter toutes les mauvaises humeurs qu'il a dans le corps : ensuite il lui rétablit peu à peu les forces, & le rend enfin en sa premiere santé. Mais si le malade ne lui veut pas obéir, ce n'est pas merveille s'il succombe à la violence de sa maladie ».

C'est assez, lui répondis-je, j'entends maintenant ce que vous voulez dire.

« De même, poursuivit-il, si quelqu'un se met entre les mains de *la Véritable Doctrine*, elle le traite, & lui fait prendre un breuvage, par lequel elle lui communique sa vertu; afin qu'étant purgé, & ayant rejetté tout ce qu'il avoit apporté de mauvais, comme *l'ignorance* & *l'erreur* qu'il avoit prises chez *l'Imposture*, & tous les autres vices dont il s'étoit rempli dans la premiere enceinte, comme *l'arrogance*, *l'avarice*, *la colere*, *la convoitise*, & *l'incontinence*, elle le puisse renvoyer vers *la Science* & les autres *Vertus* ».

Qui sont ces femmes, lui dis-je?

« Quoi ! ne voyez-vous pas au-dedans de cette porte,

repliqua-t-il, une compagnie de belles dames, vétues fort ſimplement, qui ont tout l'agrément & toute la modeſtie qu'on peut ſouhaiter » ?

Je les vois bien, répondis-je ; mais dites-moi leurs noms, s'il vous plaît.

» La premiere ſe nomme *la Science*, ſes autres ſœurs ſont, *la Fortune*, *la Juſtice*, *l'Intégrité*, *la Tempérance*, *la Modeſtie*, *la Libéralité*, *la Continence & la Douceur* ».

O les belles dames, m'écriai-je ! Quelles eſpérances maintenant ne devons-nous point concevoir ?

« Vous devez tout eſpérer, ajouta-t-il, ſi concevant parfaitement ce que je vous dis, vous le confirmez par les effets ».

C'eſt à quoi nous nous étudierons avec grand ſoin, repliquai-je.

« Et c'eſt pourquoi auſſi, vous ſerez aſſurément heureux ».

Mais quand elles ont pris cet homme en leur protection, qu'en arrive-t-il, où le menent-elles ?

« Elles le menent à leur mere qui ſe nomme *la Félicité.* Appercevez-vous bien le chemin qui conduit à cette montagne, qui eſt comme une Citadelle au milieu des autres enceintes ? Remarquez-vous auſſi qu'à l'entrée il y a une fort belle femme qui eſt aſſiſe ſur un trône, vétue fort proprement & ſans affectation, & qui eſt couronnée de fleurs » ?

Je la vois.

« Sachez donc que c'eſt *la Félicité*, repartit-il. Or quand quelqu'un parvient juſqu'à ſa demeure, elle & toutes les autres *Vertus* le couronnent comme ceux qui ont remporté de grandes victoires ».

Quelles batailles a-t-il gagnées pour cela, lui dis-je ?

« De très-grandes, reprit-il. Il a ſurmonté & a chaſſé des monſtres épouvantables, qui lui faiſoient mille maux, & qui le réduiſoient en ſervitude. Mais ces belles victoires l'ont rendu maître de ſoi, & ces mêmes monſtres, à qui il obéiſſoit, ſont devenus ſes eſclaves ».

Quels ſont ces monſtres ?

« Premiérement *l'Erreur & l'Ignorance*. Hé quoi! vous

imaginez-vous que ce soit là des monstres » ?

Oui, repris-je, & très-horribles.

« Après, poursuivit-il, c'est *la Douleur*, *la Tristesse*, *l'Avarice*, *l'Incontinence*, & tous les autres vices de cette sorte. Alors il a un pouvoir absolu sur eux, & ne leur obéit plus comme il faisoit auparavant ».

O les illustres actions ! O la mémorable victoire ! Mais, je vous prie, dites-moi quelle vertu a cette couronne dont on le pare ?

« O mon cher ami, reprit le Vieillard, que cette couronne a de puissance ! Celui qui en est une fois orné, devient parfaitement heureux, & ne fonde point ses espéran-

ces ſur le bonheur d'autrui : ce n'eſt que dans ſoi qu'elle les renferme ».

O la belle maniere de vaincre, m'écriai-je ! Mais quand il eſt couronné, que fait-il, où va-t-il ?

« *Les Vertus* le remenent au lieu d'où il étoit parti, & lui font voir combien ceux qui y demeurent ſont malheureux & miſérables, comme ils font naufrage dans *la Vie*, combien ils ſont éloignés du chemin de *la Félicité*, & comme ils ſont menés captifs par leurs ennemis, les uns par *l'Incontinence*, les autres par *l'Avarice*, d'autres par la *Vanité*, & par tous les autres vices, dans leſquels ils demeurent tellement embarraſſés, qu'il leur eſt impoſſible de s'en re-

tirer. Deſorte qu'ils ſont tout le reſte de leurs jours dans de perpétuelles inquiétudes, ne pouvant trouver le chemin qui conduit à la *Véritable Doctrine*, parce qu'ils ont oublié les préceptes & les conſeils que *le Génie* leur avoit donnés au moment qu'ils entrerent en *la Vie* ».

Ce que vous dites me ſemble très-vrai : mais j'ai encore une difficulté. Pourquoi *les Vertus* lui montrent-elles le lieu d'où il eſt venu ?

« C'eſt parce qu'il n'avoit aucune connoiſſance au vrai de ce qui s'y paſſe, & qu'à cauſe de *l'erreur* & de *l'ignorance* qu'il avoit priſes chez *l'Impoſture*, il ſe trompoit dans le diſcernement du bien & du mal. D'où vient qu'il menoit

menoit une vie malheureuſe, & ſemblable à ceux qui y étoient demeurés : mais ayant acquis la ſcience véritable des choſes, il a ce bonheur, & cet avantage de conſidérer à ſon aiſe les miſeres des autres, ſans la moindre appréhenſion ».

Quand il a contemplé tout cela, que devient-il ?

« Il va par-tout où il lui plaît. Il n'y a point d'endroit où il ne ſoit autant en ſûreté, que s'il étoit dans la Caverne Corycienne ; car en quelque lieu qu'il aille, il eſt aſſuré qu'il vivra toujours en homme de bien, que tout le monde le recevra avec le même plaiſir & la même ſatisfaction, que le malade reçoit ſon Médecin ».

Hé quoi ! il ne craint donc plus ces femmes que vous appellez des monſtres, puiſqu'il eſt exempt de tous les maux qu'elles envoyent ?

« Plus du tout, reprit-il. Il ne ſera plus tourmenté, ni de *la Douleur*, ni de *la Fâcherie*, ni de *l'Incontinence*, ni de *l'Avarice*, ni de *la Pauvreté*, ni d'aucun autre monſtre, parce qu'il a ſur eux un pouvoir abſolu, & qu'il commande même aux maux, dont il étoit auparavant le plus perſécuté. Et comme ceux qui ont été mordus une fois de la vipere, portent ordinairement ſur eux un contre-poiſon pour ſe garantir du venin de tous les autres ſerpens, de même rien ne le peut plus bleſſer, parce qu'il en a tou-

jours ſur lui le remede tout prêt ».

Ce que vous dites eſt admirable ; mais apprenez-moi, je vous prie, qui ſont ceux qui deſcendent de cette colline. Les uns ſont couronnés, & ont la joie répandue ſur le viſage ; les autres, au contraire, ont la tête & les cuiſſes toutes meurtries, & ſont détenus priſonniers par ces femmes.

« Ceux qui ſont couronnés ſont ceux qui ont été préſervés par *la Véritable Doctrine* ; c'eſt pour cela qu'ils paroiſſent joyeux. Quant aux autres qui n'ont point de couronnes, les uns ayant été rebutés par *la Véritable Doctrine*, s'en retournent miſérables & malheureux, & les autres ayant

manqué de courage, après être monté jusqu'à *la Patience*, rebroussent chemin, & errent témérairement par des lieux écartés. Les femmes qui les suivent, sont *l'Affliction*, *le Déséspoir*, *l'Ignominie* & *l'Ignorance* ».

S'il est ainsi que vous le dites, il n'y a point de maux dont ils ne soient persécutés.

« Cela est vrai aussi, reprit-il; mais bien davantage, quand ils sont retournés dans la premiere enceinte, vers *la Volupté* & *l'Incontinence*, ils ne s'accusent pas d'avoir mal fait; au contraire, ils médisent de *la Véritable Doctrine*; ils regardent tous ceux qui la suivent, comme des malheureux & des misérables, qui ont abandonné le chemin qu'il

faut suivre, & qui ont perdu les biens dont ils s'imaginent être en possession ».

Quels peuvent être ces biens ?

Pour vous le dire, en un mot, c'est *la Débauche*, & *l'Incontinence*. Car ils mettent le souverain bien à boire & à manger comme les bêtes ».

Dites-moi, s'il vous plaît, comment appellez-vous ces femmes qui reviennent si gaies & si enjouées ?

« Ce sont les *Opinions*, qui ayant conduit à *la Véritable Doctrine* ceux qui sont maintenant parmi *les Vertus*, s'en retournent pour y en mener d'autres, & pour faire entendre que ceux qu'elles y ont conduit, sont parfaitement heureux ».

Vont-elles jusques chez *les Vertus*, lui dis-je ?

« Non, car il n'est pas permis à *l'Opinion* d'aller jusqu'à *la Science*. Elles ne conduisent que jusqu'à *la Véritable Doctrine*; & lorsqu'elles ont mis quelqu'un entre ses mains, elles retournent sur leurs pas en chercher d'autres : semblables à ces vaisseaux qu'on remplit d'autres marchandises, aussi-tôt qu'ils sont déchargés ».

Il faut avouer que vous faites bien comprendre ce que vous dites ; mais vous ne m'avez pas encore expliqué ce que le *Génie* commande à ceux qui entrent dans *la vie*.

« C'est d'avoir bon courage. Vous mêmes donc, nous dit-il, prenez courage ; car je

vous raconterai jusqu'aux moindres particularités, & ne vous laisserai rien passer ».

Certainement, lui dis-je, nous vous avons bien de l'obligation.

Ayant donc encore porté la main vers un endroit du Tableau : « Voyez-vous bien, dit-il, cette femme qui est aveugle, & qui est sur une boule, que tantôt nous avons appellé *la Fortune* » ?

Nous la voyons très-bien.

« *Le Génie*, reprit-il, recommande de n'ajouter point de foi, à ce qu'elle dit, & défend absolument de considérer ce qui vient d'elle, comme quelque chose d'assuré & de stable; puisqu'enfin rien n'empêche qu'elle ne nous ôte ce qu'elle nous donne, pour le faire

paſſer en d'autres mains, vû même que c'eſt une choſe qu'elle fait aſſez ordinairement. C'eſt pour cette raiſon auſſi qu'il avertit de ne pas ſe laiſſer vaincre par ſes préſens; de ne point avoir de joie extraordinaire lorſqu'ils nous arrivent; de n'en point avoir auſſi de regret lorſqu'ils nous ſont ravis; de ne les louer, ni de les blâmer; & d'être dans cette penſée qu'elle ne fait rien par raiſon, mais toujours par hazard & témérairement. C'eſt pourquoi il nous conſeille de ne rien admirer de ce qu'elle fait, & de ne point imiter ces mauvais Banquiers, qui ayant reçu l'argent d'autrui, s'en réjouiſſent comme s'il leur appartenoit, & qui ſe fâchent lorſqu'on

lorſqu'on le leur demande, comme ſi on leur faiſoit grand tort : ne ſe ſouvenant plus qu'il a été mis entre leurs mains, afin que le créancier le pût toucher ſans aucun empêchement. C'eſt ainſi que *le Génie* commande de regarder les faveurs de la Fortune, & de ſe ſouvenir toujours que c'eſt ſa coutume d'ôter tout ce qu'elle donne ; de rendre quelquefois plus qu'elle n'a donné, & de ravir encore après tout cela, non-ſeulement ce qu'elle vient de donner, mais tout ce qu'on poſſédoit auparavant. Voilà pourquoi il conſeille de prendre les biens qu'elle donne, & d'avoir recours auſſitôt à *la Véritable Doctrine*, qui en donnera une conſtante & aſſurée poſſeſſion, ſi on les

peut conſerver juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu juſqu'à elle. Car cette *Doctrine* n'eſt autre choſe que la Science véritable des choſes utiles, & leur poſſeſſion conſtante & aſſurée. C'eſt pour cela qu'il avertit de recourir promptement à elle. Que ſi par hazard on ſe trouve avec *l'Incontinence* ou avec *la Volupté*, il ordonne de ſe retirer bien vîte de leur compagnie, & de n'ajouter point foi à leurs paroles, qu'on ne ſoit arrivé à la *Fauſſe Doctrine.* Car il commande d'être là quelque temps, & de prendre d'elle tout ce qu'elle voudra, comme en paſſant & ſans s'arrêter; afin de ſe retirer au plutôt vers la *Véritable Doctrine.* Voilà les préceptes que donne *le Génie.*

Si quelqu'un les viole, ou ne les comprend pas comme il faut, il devient méchant & périt misérablement.

C'est là, mes amis, l'énigme que vous voyez représenté en ce Tableau. Si vous voulez maintenant m'interroger sur chaque chose en particulier, je vous y répondrai très-volontiers, & ne vous dissimulerai rien ».

Vous dites fort bien, répondis-je ; mais, s'il vous plaît, qu'est-ce que *le Génie* commande que l'on reçoive de *la Fausse Doctrine* ?

« Les choses, reprit-il, qui semblent nécessaires à la vie, comme les Lettres & les autres études, que Platon dit avoir certaines brides, pour empêcher les jeunes gens de se

porter ailleurs. Ce n'eſt pas qu'elles ſoient abſolument néceſſaires pour parvenir à *la Véritable Doctrine*; car elles ne nous rendent pas meilleurs. Sans elles, nous pouvons devenir très-vertueux; mais elles donnent beaucoup de facilité, & ne ſont pas inutiles. Nous pouvons, certes, acquérir la connoiſſance de ce qui nous eſt inconnu, par le moyen d'un Truchement qui nous explique ce que nous n'entendons pas : il eſt néanmoins meilleur de ſavoir la langue, & de ne point avoir beſoin d'Interprête. Ainſi, ſans ces ſciences, rien ne nous empêche de pouvoir acquérir la vertu. Il eſt vrai qu'elles ſervent à l'ornement, & qu'elles donnent de belles lumieres; mais

il ne s'ensuit pas que ceux qui en sont doués, en soient de meilleure condition, ni plus gens de bien ; puisqu'il se trompent, comme les autres, en la connoissance du bien & du mal, & qu'ils sont bien souvent souillés de toutes sortes de vices & de méchancetés. Non, non, poursuivit-il, rien n'empêche que celui qui a la connoissance des Lettres, & qui possede toutes les sciences, ne soit autant yvrogne, avaricieux, incontinent, injuste, traître & insensé qu'un autre. Cela se voit assez tous les jours par expérience. Pourquoi donc, à cause de ces sciences, auroient-ils de l'avantage pardessus les autres, pour devenir plus homme de bien ? Je pense

que nous avons déjà suffisamment montré, par ce que nous avons dit, qu'il n'y a point d'apparence. Peut-être que ces personnes s'imaginent être de meilleure condition que les autres, parce qu'ils sont dans la seconde enceinte, & par conséquent moins éloignés de *la Véritable Doctrine.* Mais de-quoi leur sert d'en être moins reculés que les autres, puisque nous voyons quelquefois des personnes qui étoient avec *l'Incontinence*, venir de la premiere enceinte à la troisieme, monter même jusqu'à *la Véritable Doctrine*, laissant derriere eux ces Savans. Comment se pourroit-il donc faire qu'ils eussent quelque prérogative, puisque bien souvent avec toutes leurs sciences,

ils ſont plus long-temps que les autres à prendre le bon chemin, & qu'ils ont plus de difficulté à apprendre ce qu'il faut ſavoir pour y parvenir? Car ceux qui ſont dans la ſeconde enceinte, quand il n'y auroit autre choſe, font profeſſion de ſavoir ce qu'ils ne ſavent pas; &, tant qu'ils ſont dans ce ſentiment, il eſt impoſſible qu'ils puiſſent jamais parvenir à la *Véritable Doctrine.* Je crois que vous voyez bien auſſi que *les Opinions* viennent de la premiere enceinte vers eux. C'eſt pour cela qu'ils ne ſont pas meilleurs que les autres, ſi *la Pénitence* ne les accompagne, & s'ils ne ſont perſuadés qu'ils n'ont pas *la Véritable Science*; mais qu'ils ſont trompés par *la*

Fausse Doctrine ! Car tandis qu'ils sont en cet état, il est impossible qu'ils puissent jamais devenir heureux. C'est pourquoi, mes amis, pratiquez bien ces préceptes, & faites-y réflexion, jusqu'à ce que vous les ayez tournés en habitude. Méditez-les sérieusement, vous n'y sauriez trop penser. Tout le reste n'est point considérable au prix, & il ne faut le regarder que comme inutile & superflu. Souvenez-vous donc de faire ce que je vous dis ; car autrement tout ce que vous venez d'entendre ne vous servira de rien ».

Nous n'y manquerons pas, lui dis-je ; mais expliquez-nous encore pourquoi vous ne mettez pas au nombre des biens,

ce que les hommes reçoivent de *la Fortune*, comme *la Vie*, *la Santé*, *les Richesses*, *la Réputation*, *les Enfans*, *la Victoire*, & toutes les autres choses de cette sorte ? Dites-nous aussi pourquoi vous ne mettez pas au nombre des maux, les choses qui leur sont contraires. Sans mentir, tout ce que vous avez dit là dessus, nous semble un paradoxe. Donnez-vous donc la peine, je vous prie, de nous dire ce qui vous en semble.

« Très-volontiers, me répondit ce Vieillard. Pensez-vous, me dit-il, que la vie soit un bien pour celui qui vit mal » ?

Non, repris-je : au contraire, je tiens qu'elle est un mal pour lui. Mais de la même

façon, poursuivis-je, que la vie me semble être un mal en ceux qui vivent mal, aussi me semble-t-elle être un bien en ceux qui vivent bien.

« Céla ne peut pas se faire, repartit-il ; car il est impossible qu'une même chose soit bonne & mauvaise tout ensemble, parce qu'elle seroit par ce moyen utile & nuisible, desirable & haïssable en même temps, ce qui se contredit. Mais disons davantage, avouons qu'il y a grande différence entre vivre & vivre mal. La méchante vie est toujours un mal, & la vie, absolument parlant, ne le peut être. N'est-ce pas là votre sentiment » ?

C'est là ma pensée, repliquai-je.

Par conséquent, reprit-il, la vie n'eſt jamais un mal, parce que ſi elle étoit telle, il s'enſuivroit qu'il y auroit du mal en ceux qui vivroient bien, puiſqu'ils auroient la vie qui ſeroit un mal, ce qui ne ſe peut ſoutenir. C'eſt pourquoi, comme la vie eſt commune aux bons & aux méchans, il faut conclure qu'elle n'eſt de ſoi ni bonne ni mauvaiſe. Elle eſt ſemblable aux brûlures & aux inciſions, qui ſont ſalutaires aux malades & nuiſibles à ceux qui ſe portent bien. Mais, pour vous faire entendre encore mieux cette vérité, conſidérez en vous même, ſi vous ne préféreriez pas une belle & généreuſe mort, à une vie méchante & infâme. Je m'aſſure que vous

n'héſiteriez pas là deſſus ; & que vous embraſſeriez la mort ».

Cela eſt ſans difficulté, répondis-je.

« Par conſéquent, repliqua-t-il, la mort n'eſt pas un mal, puiſqu'il eſt quelquefois plus avantageux de mourir que de vivre. N'en eſt-il pas encore de même de la maladie & de la ſanté ? Il ſe trouve de certains temps & de certaines occurrences, où la ſanté nous eſt nuiſible. Et qu'ainſi ne ſoit, conſidérons un peu les richeſſes de cette ſorte. Ne voyons-nous pas tous les jours des hommes très-riches mener une vie méchante & miſérable ? Non, non, pourſuivit-il, les richeſſes ne ſervent de rien pour vivre heureux ; au con-

traire, les plus riches, pour l'ordinaire, ſont les plus malheureux. Concluons donc, que ce ne ſont pas les richeſſes, mais qu'il n'y a que *la Véritable Doctrine* qui puiſſe faire l'homme de bien. Et de là il s'enſuit très-bien, que les richeſſes ne doivent point être comptées au nombre des biens, parce qu'elles ne rendent point les hommes plus gens de bien, ni plus heureux. Si bien que, comme elles ſont nuiſibles à ceux qui n'en ſavent pas uſer, l'on ne peut pas les tenir pour des biens, puiſqu'il eſt quelquefois avantageux de n'en point avoir. C'eſt pourquoi ſi quelqu'un s'en ſait bien ſervir, il vivra heureux: ſinon, il ſera miſérable.

Enfin, pour vous le dire

en un mot, ce qui met particuliérement le désordre & la confusion dans l'esprit des hommes, est l'opinion qu'ils ont de ces sortes de choses. Les uns les fuyent comme la source de tous les maux, & les autres les recherchent comme les véritables biens, s'imaginant que par elles seules ils peuvent devenir heureux : jusques-là que, pour les avoir, ils ne font aucune difficulté de commettre les plus grandes méchancetés, & les actions les plus déteſtables. Ce qui leur arrive, parce qu'ils ne connoissent pas la nature du vrai bien.

* Ils ne savent pas que du mal

* Ce qui suit est tiré du texte Arabe.

il ne provient jamais aucun bien. Ils ne considerent pas que la plûpart des hommes ont acquis leurs richesses & leurs possessions par le moyen de leurs crimes, comme par les trahisons, par les vols, par les homicides, par les rapines, & par d'autres méchancetés. S'il est donc vrai que nul bien ne procede du mal, & que les richesses néanmoins proviennent bien souvent des crimes, il s'ensuit infailliblement que les richesses ne peuvent être appellées biens. En effet, le bien & le mal sont des choses incompatibles; &, comme il est impossible d'acquérir la sagesse & la justice

traduit par *Odaxius* en latin, & n'est point dans le texte Grec.

par de mauvaiſes actions, il ne ſe peut faire auſſi jamais, que la folie & l'injuſtice puiſſent procéder d'aucune bonne cauſe. Puiſqu'il eſt donc vrai que rien n'empêche que les richeſſes, la gloire, la victoire, & les autres choſes de cette nature, nous arrivent par des moyens illégitimes, concluons que de ſoi elles ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes, & qu'il n'y a que la ſageſſe, à proprement parler, qui ſoit un bien, & que la folie qui ſoit un mal.

F I N.

TABLE

Des choses les plus remarquables.

A

B

C

V

D

E

TABLE.

M

N

O

P

Fin de la Table.



